



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



2  
Vet. Fr. II A. 1614



C.C.

B26

SECRET

SECRET

SECRET

SECRET

**T R A I T É**  
**D E S**  
**S E N S A T I O N S ,**  
**A M A D A M E L A C O M T E S S E**  
**D E V A S S É ,**

*Par M. l'Abbé D E C O N D I L L A C ;*  
*de l'Académie Royale de Berlin.*

Ut potero , explicabo : nec tamen , ut Pythius  
Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed , ut  
homunculus , probabilia conjecturâ sequens. *Cic.*  
*Tusc. quest. l. I. c. 9.*

**T O M E I.**

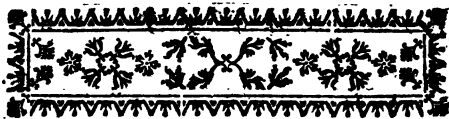


**A L O N D R E S ; & se vend A P A R I S ,**  
**Chez D E B U R E l'ainé , Quay des Au-**  
**gustins , à Saint Paul.**

---

**M. D C C. L I V.**





**A V I S**  
**IMPORTANT**

**A U L E C T E U R .**

**J**'AI oublié de prévenir sur une chose que j'aurois dû dire, & peut-être répéter dans plusieurs endroits de cet Ouvrage; mais je compte que l'aveu de cet oubli vaudra des répétitions, sans en avoir l'inconvénient. J'avertis donc qu'il est très-

*a ij*

important de se mettre exactement à la place de la Statue que nous allons observer. Il faut commencer d'exister avec elle, n'avoir qu'un seul sens, quand elle n'en a qu'un ; n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, ne contracter que les habitudes qu'elle contracte : en un mot, il faut n'être que ce qu'elle est. Elle ne jugera des choses comme nous, que quand elle aura tous nos sens & toute notre expérience ; &

*AU LECTEUR.*

nous ne jugerons comme elle, que quand nous nous supposerons privés de tout ce qui lui manque. Je crois que les Lecteurs, qui se mettront exactement à sa place, n'auront pas de peine à entendre cet Ouvrage; les autres m'opposeront des difficultés sans nombre.

On ne comprend point encore ce que c'est que la Statue que je me propose d'observer; & cet Avertissement paroîtra sans doute dé-

vj *AVIS AU LECTEUR.*

placé : mais ce sera une raison de plus pour le remarquer, & pour s'en souvenir.

Si je n'ai rien dit de la division de ce Traité, c'est parce que cette précaution m'a paru superflue. Un coup d'œil sur la Table, qui est à la fin du Tome II, fera connoître le plan que j'ai suivi.



TRAITE





# TRAITÉ DES SENSATIONS.

---

---

DESSEIN DE CET OUVRAGE.



OU s ne saurions nous  
rappeller l'ignorance,  
dans laquelle nous  
sommes nés : c'est un  
état qui ne laisse point de tra-  
ces après lui. Nous ne nous sou-  
venons d'avoir ignoré ; que ce  
que nous nous souvenons d'a-  
voir appris ; & pour remarquer

*Tome I.*

A

## T R A I T É

ce que nous apprenons, il faut déjà savoir quelque chose ; il faut s'être senti avec quelques idées, pour observer qu'on se sent avec des idées qu'on n'avoit pas. Cette mémoire réfléchie, qui nous rend aujourd'hui si sensible le passage d'une connoissance à une autre, ne sauroit donc remonter jusqu'aux premières ; elle les suppose au contraire, & c'est là l'origine de ce penchant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à sentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il semble que la nature nous a donné l'ex

## DES SENSATIONS. 3

tier usage de nos sens , à l'instant même qu'elle les a formés ; & que nous nous en sommes toujours servi sans étude , parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

J'étois dans ces préjugés , lorsque je publiai mon Essai sur l'origine des connoissances humaines. Je n'avois pu en être retiré par les raisonnemens de Locke sur un aveugle-né , à qui on donneroit le sens de la vue ; & je soutins contre ce Philosophe , que l'œil juge naturellement des figures , des grandeurs , des situations & des distances.

Vous savez , Madame , à qui

nisée intérieurement comme nous, & animée d'un esprit privé de toute espèce d'idées. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'usage d'aucun de ses sens, & nous nous réservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impressions dont ils sont susceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'est de tous les sens celui qui paroît contribuer le moins aux connoissances de l'esprit humain. Les autres furent ensuite l'objet de nos recherches, & après les avoir considérés sé-

## DES SENSATIONS. ¶

parément & ensemble, nous vîmes la Statue devenir un animal capable de veiller à sa conservation.

Le principe qui détermine le développement de ses facultés, est simple ; les sensations mêmes le renferment : car toutes étant nécessairement agréables ou désagréables, la Statue est intéressée à jouir des unes & à se dérober aux autres. Or on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement & de la volonté. Le jugement, la réflexion, les désirs, les passions, &c. ne sont que la sensation même qui se transforme

différemment (a). C'est pour-  
 quoi il nous a paru inutile de  
 supposer que l'ame tient immé-  
 diatement de la nature toutes  
 les facultés dont elle est douée.

(a) Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sen-  
 sations, & cependant leur ame n'est pas ca-  
 pable des mêmes facultés que celle de l'hom-  
 me. Cela est vrai, & la lecture de cet ouvrage en rendra la raison sensible. L'organe du  
 tact est en elles moins parfait; & par consé-  
 quent, il ne sauroit être pour elles la cause  
 occasionnelle de toutes les opérations qui se  
 remarquent en nous. Je dis la cause occasion-  
 nelle, parce que les sensations sont les modi-  
 fications propres de l'ame, & que les orga-  
 nes n'en peuvent être que l'occasion. De là  
 le Philosophe doit conclure, conformément  
 à ce que la foi enseigne, que l'ame des bé-  
 tes est d'un ordre essentiellement différent de  
 celle de l'homme. Car seroit-il de la sagesse  
 de Dieu qu'un esprit capable de s'élever à  
 des connoissances de toute espèce, de décou-  
 vrir les devoirs, de mériter & de démériter,  
 fût assujetti à un corps, qui n'occasionneroit  
 en lui que les facultés nécessaires à la conser-  
 vation de l'animal ?

## DES SENSATIONS. 9

La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, & par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là; & elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, & d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Cet objet est neuf, & il montre toute la simplicité des voyes de l'Auteur de la nature. Peut-on ne pas admirer, qu'il n'ait fallu que rendre l'homme sensible au plaisir & à la douleur, pour faire naître en lui des idées, des désirs, des habitudes & des talens de toute espece?

Il y a sans doute bien des difficultés à surmonter, pour développer tout ce système; & j'ai souvent éprouvé combien une pareille entreprise étoit au dessus de mes forces. Mademoiselle FERRAND m'a éclairé sur les principes, sur le plan & sur les moindres détails; & j'en dois être d'autant plus reconnoissant, que son projet n'étoit ni de m'instruire, ni de faire un Livre. Elle ne s'appercevoit pas qu'elle devenoit Auteur, & elle n'avoit d'autre dessein que de s'entretenir avec moi des choses auxquelles je prenois quelque intérêt. Aussi ne se prévenoit-elle jamais pour ses sentimens;



DÉS SENSATIONS. 11

& si je les ai presque toujours préférés à ceux que j'avois d'abord , j'ai eu le plaisir de ne me rendre qu'à la lumière. Je l'estimois trop , pour les adopter par tout autre motif ; & elle-même , elle en eut été offensée. Cependant il m'arrivoit si souvent de reconnoître la supériorité de ses vûes , que mon aveu ne pouvoit éviter d'être soupçonné de trop de complaisance. Elle m'en faisoit quelquefois des reproches ; elle craignoit , disoit-elle , de gâter mon ouvrage ; & examinant avec scrupule les opinions que j'abandonnois , elle eût voulu se convaincre , que ses critiques

n'étoient pas fondées.

Si elle avoit pris elle-même la plume, cet ouvrage prouveroit mieux quels étoient ses talens. Mais elle avoit une délicatesse, qui ne lui permettoit seulement pas d'y penser. Contraint d'y applaudir, quand je considérois les motifs qui en étoient le principe; je l'en blâmois aussi, parce que je voyois dans ses conseils ce qu'elle auroit pu faire elle-même. Ce Traité n'est donc malheureusement que le résultat des conversations que j'ai eues avec elle, & je crains bien de n'avoir pas toujours su présenter ses pensées dans leur vrai jour. U

DES SENSATIONS. 15

est fâcheux qu'elle n'ait pas pu m'éclairer jusqu'au moment de l'impression; je regrette surtout qu'il y ait deux ou trois questions, sur lesquelles nous n'avons pas été entièrement d'accord.

La justice que je rends à Mademoiselle FERRAND, je n'oserois la lui rendre, si elle vivoit encore. Uniquement jalouse de la gloire de ses amis, & regardant comme à eux tout ce qui pouvoit en elle y contribuer; elle n'auroit point reconnu la part qu'elle a à cet ouvrage, elle m'auroit défendu d'en faire l'aveu, & je lui aurois obéi. Mais aujourd'hui dois-je me re-

fuser au plaisir de lui rendre cette justice ? C'est tout ce qui me reste dans la perte que j'ai faite d'un conseil sage , d'un critique éclairé , d'un ami sûr.

Vous le partagerez avec moi, ce plaisir , Madame , vous qui la regretterez toute votre vie ; & c'est aussi avec vous que j'aime à parler d'elle. Toutes deux également estimables , vous aviez ce discernement qui démêle tout le prix d'un objet aimable , & sans lequel on ne fait point aimer. Vous connoissiez la raison , la vérité & le courage qui vous formoient l'une pour l'autre. Ces qualités serroient les nœuds de votre amitié , &

vous trouviez toujours dans votre commerce cet enjoûment, qui est le caractère des âmes vertueuses & sensibles.

Ce bonheur devoit donc finir ; & dans ces momens qui devoient en être le terme, il falloit qu'il ne restât d'autre consolation à votre amie, que de n'avoir point à vous survivre. Je l'ai vûe se croire en cela fort heureuse. C'étoit assez pour elle de vivre dans votre mémoire. Elle aimoit à s'occuper de cette idée ; mais elle eût voulu en écarter l'image de votre douleur. Entretenez-vous quelquefois de moi avec Madame de Vassé, me disoit-elle, & que

ce soit avec une sorte de plaisir. Elle savoit qu'en effet la douleur n'est pas la seule marque des regrets ; & qu'en pareil cas plus on trouve de plaisir à penser à un ami , plus on sent vivement la perte qu'on a faite.

Que je suis flatté , Madame , qu'elle m'ait jugé digne de partager avec vous cette douleur & ce plaisir ! Que je le suis de l'honneur que vous me faites de porter le même jugement ! Pouviez - vous l'une & l'autre me donner une plus grande preuve de votre estime & de votre amitié ?



# TRAITÉ DES SENSATIONS.

---

---

PREMIERE PARTIE.

DES SENS


*Qui, par eux-mêmes ne jugent pas  
des objets extérieurs.*

---

---

## CHAPITRE I.

*Des premières connoissances d'un homme  
borné au sens de l'odorat.*

§. I.  Es connoissances  
de notre Statue,  
bornée au sens de  
l'odorat, ne peu-  
vent s'étendre qu'à des odeurs.

*La Statue  
bornée à l'o-  
dorat, ne peut  
connoître que  
des odeurs.*

Tome I.

B

Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de rien qui soit hors d'elle, ou hors de ses Sensations, que celles de couleur, de son, de saveur.

Elle n'est  
par rapport à  
elle que les  
odeurs qu'elle  
sent.

§. 2. Si nous lui présentons une rose, elle sera par rapport à nous une Statue qui sent une rose; mais par rapport à elle, elle ne fera que l'odeur même de cette fleur.

Elle fera donc odeur de rose, d'œillet, de jasmin, de violette, suivant les objets qui agiront sur son organe. En un mot, les odeurs ne sont à son égard que ses propres modifications ou manières d'être; & elle ne sauroit se croire autre chose,



puisque ce sont les seules Sensations dont elle est susceptible.

§. 3. Que les Philosophes à qui il paroît si évident que tout est matériel, se mettent pour un moment à sa place; & qu'ils imaginent comment ils pourroient soupçonner qu'il existe quelque chose, qui ressemble à ce que nous appellons *matière*.

Elle n'a aucune idée de la matière.

§. 4. On peut donc déjà se convaincre qu'il suffiroit d'augmenter ou de diminuer le nombre des sens, pour nous faire porter des jugemens tout différens de ceux, qui nous sont aujourd'hui si naturels; & notre Statue bornée à l'odorat, peut

On ne peut pas être plus borné dans ses connoissances.

nous donner une idée de la classe des êtres, dont les connoissances sont le moins étendues.

## C H A P I T R E II.

*Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de l'odorat, & comment les différens degrés de plaisir & de peine sont le principe de ces opérations.*

La Statue est capable d'attention.

§. I. **A** La première odeur, la capacité de sentir de notre Statue est toute entière à l'impression qui se fait sur son organe. Voilà ce que j'appelle attention.

## DES SENSATIONS. 21

§. 2. Dès cet instant elle com-  
mence à jouir ou à souffrir : car De jouis-  
sance & de  
souffrance.  
si la capacité de sentir est toute  
entière à une odeur agréable,  
c'est jouissance ; & si elle est tou-  
te entière à une odeur defa-  
gréable, c'est souffrance.

§. 3. Mais notre Statue n'a  
encore aucune idée des diffé-  
rens changemens, qu'elle pour-  
ra essuyer. Elle est donc bien  
sans souhaiter d'être mieux ; ou  
mal, sans souhaiter d'être bien.  
La souffrance ne peut pas plus  
lui faire désirer un bien qu'elle  
ne connoît pas, que la jouis-  
sance lui faire craindre un mal  
qu'elle ne connoît pas davan-  
tage. Par conséquent, quelque

Mais sans  
pouvoir for-  
mer des dé-  
sirs.

defagréable que soit la première Sensation, le fut-elle au point de blesser l'organe & d'être une douleur violente, elle ne sauroit donner lieu au désir.

Si la souffrance est en nous toujours accompagnée du désir de ne pas souffrir, il ne peut pas en être de même de cette Statue. La douleur est avant le désir d'un état différent, & elle n'occasionne en nous ce désir, que parce que cet état nous est déjà connu. L'habitude que nous avons contractée de la regarder comme une chose, sans laquelle nous avons été, & sans laquelle nous pouvons être en.

DES SENSATIONS. 23

core ; fait que nous ne pouvons plus souffrir , qu'aussitôt nous ne désirions de ne pas souffrir , & ce desir est inséparable d'un état douloureux.

Mais la Statue qui au premier instant ne se sent que par la douleur même qu'elle éprouve , ignore si elle peut cesser de l'être , pour devenir autre chose , ou pour n'être point du tout. Elle n'a encore aucune idée de changement , de succession , ni de durée. Elle existe donc sans pouvoir former des desirs.

§. 4. Lorsqu'elle aura remarqué qu'elle peut cesser d'être ce qu'elle est , pour redevenir

Plaisir & douleur, principes de ses opérations.

ce qu'elle a été ; nous verrons ses désirs naître d'un état de douleur , qu'elle comparera à un état de plaisir , que la mémoire lui rappellera. C'est par cet artifice que le plaisir & la douleur sont l'unique principe , qui déterminant toutes les opérations de son ame , doit l'élever par degrés à toutes les connoissances , dont elle est capable ; & pour démêler les progrès qu'elle pourra faire , il suffira d'observer les plaisirs qu'elle aura à désirer , les peines qu'elle aura à craindre , & l'influence des uns & des autres suivant les circonstances.

*Combien*

§. 5. S'il ne lui restoit aucun  
souvenir

Souvenir de ses modifications , elle seroit  
à chaque fois elle croiroit sen- bornée , si el-  
tir pour la première : des an- le étoit sans  
nées entières viendroient se mémoire,  
perdre dans chaque moment  
présent. Bornant donc toujours  
son attention à une seule ma-  
nière d'être , jamais elle n'en  
comparerait deux ensemble ;  
jamais elle ne jugeroit de leurs  
rapports : elle jouiroit ou souf-  
frirait , sans avoir encore ni dé-  
sir ni crainte.

§. 6. Mais l'odeur qu'elle Naissance  
sent , ne lui échappe pas entié- de la mémoi-  
rement , aussitôt que le corps re.  
odoriférant cesse d'agir sur son  
organe. L'attention qu'elle lui  
a donnée, la retient encore ; & il

en reste une impression plus ou moins forte, suivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

Partage de la capacité de sentir entre l'odorat & la mémoire.

§. 7. Lorsque notre Statue est une nouvelle odeur, elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de sentir se partage entre la mémoire & l'odorat ; & la première de ces facultés est attentive à la Sensation passée, tandis que la seconde est attentive à la Sensation présente,

La mémoire n'est donc qu'une manière de sentir.

§. 8. Il y a donc en elle deux manières de sentir, qui ne diffèrent, que parce que l'une se



## DES SENSATIONS. 27

rappelle à une Sensation actuelle, & l'autre à une Sensation qui n'est plus, mais dont l'impression dure encore. Ignorant qu'il y a des objets qui agissent sur elle, ignorant même qu'elle a un organe; elle ne distingue ordinairement le souvenir d'une Sensation d'avec une Sensation actuelle, que comme sentir foiblement ce qu'elle a été, & sentir vivement ce qu'elle est.

§. 9. Je dis *ordinairement*, parce que le souvenir ne sera pas toujours un sentiment foible; ni la Sensation un sentiment vif. Car toutes les fois que la mémoire lui retracera ses ma-

Le sentiment peut en être plus vif que celui de la Sensation.

nieres d'être avec beaucoup de force , & que l'organe au contraire ne recevra que de legeres impressions ; alors le sentiment d'une Sensation actuelle sera bien moins vif , que le souvenir d'une Sensation qui n'est plus.

La Statue  
distingue en  
elle une suc-  
cession.

§. 10. Ainsi donc qu'une odeur est présente à l'odorat par l'impression d'un corps odoriférant sur l'organe même , une autre odeur est présente à la mémoire , parce que l'impression d'un autre corps odoriférant subsiste dans le cerveau ; où l'organe l'a transmise. En passant de la sorte par deux manieres d'être , la Statue sent

## DÉS SENSATIONS. 29

qu'elle n'est plus ce qu'elle a été : la connoissance de ce changement lui fait rapporter la première à un moment différent de celui où elle éprouve la seconde : & c'est là ce qui lui fait mettre de la différence entre exister d'une manière & se souvenir d'avoir existé d'une autre.

§. II. Elle est active par rapport à l'une de ses manières de sentir, & passive par rapport à l'autre. Elle est active, lorsqu'elle se souvient d'une Sensation, parce qu'elle a en elle la cause qui la lui rappelle, c'est-à-dire, la mémoire. Elle est passive au moment qu'elle éprouve une Sensation, parce

*Comment elle est active & passive.*

que la cause qui la produit est hors d'elle, c'est-à-dire, dans les corps odoriférans qui agissent sur son organe. (a).

Elle ne peut pas faire la différence de ces deux êtres.

§. 12. Mais ne pouvant se douter de l'action des objets extérieurs sur elle, elle ne sauroit faire la différence d'une cause qui est en elle, d'avec

(a) Il y a en nous un principe de nos actions, que nous sentons, mais que nous ne pouvons définir : on l'appelle *force*. Nous sommes également actifs par rapport à tout ce que cette force produit en nous, ou au dehors. Nous le sommes, par exemple, lorsque nous réfléchissons, ou lorsque nous faisons mouvoir un corps. Par analogie nous supposons dans tous les objets qui produisent quelque changement, une force que nous connoissons encore moins, & nous sommes passifs par rapport aux impressions qu'ils font sur nous. Ainsi un être est actif ou passif, suivant que la cause de l'effet produit est en lui ou hors de lui.

## DES SENSATIONS. 37

une cause qui est au dehors. Toutes ses modifications sont à son égard, comme si elle ne les devoit qu'à elle-même; & soit qu'elle éprouve une Sensation, ou qu'elle ne fasse que se la rappeler; elle n'apperçoit jamais autre chose, sinon qu'elle est ou qu'elle a été de telle maniere. Elle ne sauroit, par conséquent, remarquer aucune différence entre l'état où elle est active, & celui où elle est toute passive.

§. 13. Cependant plus la mémoire aura occasion de s'exercer, plus elle agira avec facilité. C'est par là que la Statue se fera une habitude de se rappeler.

La mémoire devient en elle une habitude.

ler sans effort les changements par où elle a passé, & de partager son attention entre ce qu'elle est & ce qu'elle a été. Car une habitude n'est que la facilité de répéter ce qu'on a fait, & cette facilité s'acquiert par la réitération des actes (a).

Elle compa-  
re.

§. 14. Si après avoir senti à plusieurs reprises une rose & un œillet, elle sent encore une fois une rose; l'attention passive qui se fait par l'odorat, sera toute à l'odeur présente de rose, & l'attention active, qui se fait par la mémoire, sera parta-

(a) Je ne parle ici & dans tout cet ouvrage, que des habitudes qui s'acquièrent naturellement; tout est soumis à d'autres loix dans l'ordre surnaturel.

gée entre le souvenir qui reste  
des odeurs de rose & d'œillet.

Or les manières d'être ne peuvent se partager la capacité de sentir, qu'elles ne se comparent : car comparer n'est autre chose que donner en même tems son attention à deux idées.

§. 15. Dès qu'il y a comparaison, il y a jugement. Notre *Jugé* Statue ne peut être en même tems attentive à l'odeur de rose & à celle d'œillet, sans appercevoir que l'une n'est pas l'autre ; & elle ne peut l'être à l'odeur d'une rose qu'elle sent, & à celle d'une rose qu'elle a sentie, sans appercevoir qu'el-

les sont une même modification. Un jugement n'est donc que la perception d'un rapport entre deux idées, que l'on compare.

Ces opérations tournent en habitude. §. 16. A mesure que les comparaisons & les jugemens se répètent, notre Statue les fait avec plus de facilité. Elle contracte donc l'habitude de comparer & de juger. Il suffira par conséquent de lui faire sentir d'autres odeurs, pour lui faire faire de nouvelles comparaisons, porter de nouveaux jugemens & contracter de nouvelles habitudes.

Elle devient capable d'étonnement, §. 17. Elle n'est point surprise à la première Sensation qu'elle



le éprouve : car elle n'est encore accoutumée à aucune sorte de jugement.

Elle ne l'est pas non plus ; lorsque sentant successivement plusieurs odeurs , elle ne les aperçoit chacune qu'un instant. Alors elle ne tient à aucun des jugemens qu'elle porte ; & plus elle change , plus elle doit se sentir naturellement portée à changer.

Elle ne le fera pas davantage , si par des nuances insensibles nous la conduisons de l'habitude de se croire une odeur , à juger qu'elle en est une autre : car elle change sans pouvoir le remarquer.

Mais elle ne pourra manquer de l'être, si elle passe tout à coup d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état tout différent, dont elle n'avoit point encore d'idée.

Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame.

§. 18. Cet étonnement lui fait mieux sentir la différence de ses manières d'être. Plus le passage des unes aux autres est brusque, plus son étonnement est grand, & plus aussi elle est frappée du contraste des plaisirs & des peines qui les accompagnent. Son attention déterminée par des plaisirs & par des peines qui se font mieux sentir, s'applique avec plus de vivacité à toutes les Sensations.

## DES SENSATIONS. 37

qui se succèdent. Elle les compare donc avec plus de soin : elle juge donc mieux de leurs rapports. L'étonnement augmente, par conséquent, l'activité des opérations de son ame. Mais puisqu'il ne l'augmente ; qu'en faisant remarquer une opposition plus sensible entre les sentimens agréables & les sentimens désagréables, c'est toujours le plaisir & la douleur qui sont le premier mobile de ses facultés.

§. 19. Si les odeurs attirent chacune également son attention, elles se conserveront dans sa mémoire, suivant l'ordre où elles se seront succédées, & el-

Idées qui se conservent dans la mémoire.

les s'y lieront par ce moyen.

Si la succession en renferme un grand nombre, l'impression des dernières, comme la plus nouvelle, fera la plus forte; celle des premières s'affoiblira par des degrés insensibles, s'éteindra tout-à-fait, & elles seront comme non avenues.

Mais s'il y en a qui n'ont eu que peu de part à l'attention, elles ne laisseront aucune impression après elle, & elles seront aussitôt oubliées qu'aperçûes.

Enfin celles qui l'auront frappée davantage, se retraceront avec plus de vivacité; & l'occuperont si fort, qu'elles seront

capables de lui faire oublier les autres.

§. 20. La mémoire est donc Liaison de ces idées, une suite d'idées, qui forment une espèce de chaîne. C'est cette liaison qui fournit les moyens de passer d'une idée à une autre, & de se rappeler les plus éloignées. On ne se souvient, par conséquent, d'une idée qu'on a eue, il y a quelque tems, que parce qu'on se retrace avec plus ou moins de rapidité les idées intermédiaires.

§. 21. A la seconde Sensation Le plaisir conduit la mémoire, la mémoire de notre Statue n'a pas de choix à faire; elle ne peut rappeler que la première. Elle agira seulement avec plus

de force, suivant qu'elle y fera déterminée par la vivacité du plaisir & de la peine.

Mais lorsqu'il y a eu une suite de modifications, la Statue conservant le souvenir d'un grand nombre, sera portée à se retracer préférablement celles qui peuvent davantage contribuer à son bonheur : elle passera rapidement sur les autres, ou ne s'y arrêtera que malgré elle.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut connoître les différens degrés de plaisir & de peine, dont on peut être susceptible, & les comparaisons qu'on en peut faire.

D'ES SENSATIONS. 41

§. 22. Les plaisirs & les pei-  
nes sont de deux espèces. Les Deux espèces de plaisirs & de peines.  
uns appartiennent plus particulièrement au corps ; ils sont sensibles : les autres sont dans la mémoire & dans toutes les facultés de l'ame ; ils sont intellectuels ou spirituels. Mais c'est une différence que la Statue est incapable de remarquer.

Cette ignorance la garantira d'une erreur, que nous avons de la peine à éviter : car ces sentimens ne diffèrent pas autant, que nous l'imaginons. Dans le vrai, ils sont tous intellectuels ou spirituels, parce qu'il n'y a proprement que l'ame qui sente. Si l'on veut, ils



sont aussi tous en un sens sensibles ou corporels, parce que le corps en est la seule cause occasionnelle. Ce n'est que suivant leur rapport aux facultés du corps ou à celles de l'ame, que nous les distinguons en deux especes.

Différens  
degrés dans  
l'un & dans  
l'autre.

§. 23. Le plaisir peut diminuer ou augmenter par degrés ; en diminuant, il tend à s'éteindre, & il s'évanouit avec la Sensation. En augmentant au contraire, il peut conduire jusqu'à la douleur, parce que l'impression devient trop forte pour l'organe. Ainsi il y a deux termes dans le plaisir. Le plus foible est où la Sensation com-



mence avec le moins de force ; c'est le premier pas du néant au sentiment : le plus fort est où la Sensation ne peut augmenter, sans cesser d'être agréable ; c'est l'état le plus voisin de la douleur.

L'impression d'un plaisir foible paroît se concentrer dans l'organe, qui le transmet à l'âme. Mais s'il est à un certain degré de vivacité, il est accompagné d'une émotion, qui se répand dans tout le corps. Cette émotion est un fait, que notre expérience ne permet pas de révoquer en doute.

La douleur peut également augmenter ou diminuer : en

augmentant , elle tend à la destruction totale de l'animal. Mais en diminuant , elle ne tend pas comme le plaisir à la privation de tout sentiment ; le moment , qui la termine , est au contraire toujours agréable.

Il n'y a d'état indifférent que par comparaison.

§. 24. Parmi ces différens degrés, il n'est pas possible de trouver un état indifférent : à la première Sensation , quelque foible qu'elle soit , la Statue est nécessairement bien ou mal. Mais lorsqu'elle aura ressenti successivement les plus vives douleurs & les plus grands plaisirs , elle jugera indifférentes , ou cessera de regarder comme agréables ou désagréables , les

Sensations plus foibles, qu'elle aura comparées avec les plus fortes.

Nous pouvons donc supposer qu'il y a pour elle des manières d'être agréables & désagréables dans différens degrés, & des manières d'être qu'elle regarde comme indifférentes.

§. 25. Toutes les fois qu'elle est mal ou moins bien, elle se rappelle ses Sensations passées; elle les compare avec ce qu'elle est, & elle sent qu'il lui est important de redevenir ce qu'elle a été. De là naît le besoin, ou la connoissance qu'elle a d'un bien, dont elle juge que la jouissance lui est nécessaire.

Origine du  
besoin.

Elle ne se connoît donc des besoins, que parce qu'elle compare la peine qu'elle souffre avec les plaisirs dont elle a joui. Enlevez-lui le souvenir de ces plaisirs, elle sera mal, sans soupçonner qu'elle ait aucun besoin : car pour sentir le besoin d'une chose, il faut en avoir quelque connoissance. Or dans la supposition que nous venons de faire, elle ne connoît d'autre état que celui où elle se trouve. Mais lorsqu'elle s'en rappelle un plus heureux, sa situation présente lui en fait aussitôt sentir le besoin. C'est ainsi que le plaisir & la douleur détermineront toujours

l'action de ses facultés.

§. 26. Son besoin peut être occasionné par une véritable douleur, par une Sensation de-sagréable, par une Sensation moins agréable que quelques-unes de celles qui ont précédé; enfin par un état languissant, où elle est réduite à une de ses manières d'être, qu'elle s'est accoutumée à trouver indifférentes.

Comment  
il détermine  
les opérations  
de l'ame.

Si son besoin est causé par une odeur, qui lui fasse une douleur vive, il entraîne à lui presque toute la capacité de sentir; & il ne laisse de force à la mémoire que pour rappeler à la Statue, qu'elle n'a pas tou-

jours été aussi mal. Alors elle est incapable de comparer les différentes manières d'être, pas où elle a passé, elle est incapable de juger qu'elle est la plus agréable. Tout ce qui l'intéresse, c'est de sortir de cet état, pour jouir d'un autre, quel qu'il soit; & si elle connoissoit un moyen qui pût la dérober à sa souffrance, elle appliqueroit toutes ses facultés à le mettre en usage. C'est ainsi que dans les grandes maladies nous cessons de désirer les plaisirs que nous recherchions avec ardeur, & nous ne songeons plus qu'à recouvrer la santé,

Si c'est une Sensation moins  
agréable

agréable qui produise le besoin, il faut distinguer deux cas : ou les plaisirs auxquels la Statue la compare ont été vifs, & accompagnés des plus grandes émotions ; ou ils ont été moins vifs, & ne l'ont presque pas émue.

Dans le premier cas, le bonheur passé se reveille avec d'autant plus de force, qu'il diffère davantage de la Sensation actuelle. L'émotion qui l'a accompagné, se reproduit en partie, & déterminant vers lui presque toute la capacité de sentir, elle ne permet pas de remarquer les sentimens agréables qui l'ont suivi ou précédé. La Statue n'étant donc point distraite,

te sans choix à toutes les manières d'être, qui sont propres à le dissiper. Mais si nous diminuons le poids de l'ennui, son état sera moins malheureux, il lui importera moins d'en sortir, elle pourra porter son attention à tous les sentimens agréables, dont elle conserve quelque souvenir; & c'est le plaisir, dont elle se retracera l'idée la plus vive, qui entraînera à lui toutes les facultés.

Activité  
qu'il donne à  
la mémoire.

§. 27. Il y a donc deux principes, qui déterminent le degré d'action de ses facultés: d'un côté, c'est la vivacité d'un bien, qu'elle n'a plus; de l'autre, c'est le peu de plaisir de la



Sensation actuelle, ou la peine qui l'accompagne.

Lorsque ces deux principes se réunissent, elle fait plus d'effort pour se rappeler ce qu'elle a cessé d'être, & elle en sent moins ce qu'elle est. Car la capacité de sentir ayant nécessairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reste moins à l'odorat. Si même l'action de cette faculté est assez forte, pour s'emparer de toute la capacité de sentir; la Statue ne remarquera plus l'impression, qui se fait sur son organe, & elle se représentera si vivement ce qu'elle a été, qu'il lui semblera qu'elle l'est.

encore (a).

Cette activité cesse avec le besoin.

§. 28. Mais si son état présent est le plus heureux qu'elle connoisse, alors le plaisir l'intéresse à en jouir par préférence. Il n'y a plus de cause, qui puisse déterminer la mémoire à agir avec assez de vivacité, pour usurper sur l'odorat jusqu'à en éteindre le sentiment. Le plaisir au contraire fixe au moins la plus grande partie de l'attention ou de la capacité de sentir à la Sensation actuelle; & si la

(a) Notre expérience en est la preuve: car il n'y a peut-être personne qui ne se soit quelquefois rappelé des plaisirs dont il a joui, avec la même vivacité que s'il en jouissoit encore; ou du moins avec assez de vivacité pour ne donner aucune attention à l'état quelquefois affligeant, où il se trouve.

Statue se rappelle encore ce qu'elle a été, c'est que la comparaison qu'elle en fait avec ce qu'elle est, lui fait mieux goûter son bonheur.

§. 29. Voilà donc deux effets de la mémoire : l'un est une Sensation qui se retrace aussi vivement, que si elle se faisoit sur l'organe même; l'autre est une Sensation, dont il ne reste qu'un souvenir léger.

*Différence de la mémoire & de l'imagination.*

Ainsi il y a dans l'action de cette faculté deux degrés, que nous pouvons fixer : le plus foible est celui, où elle fait à peine jouir du passé; le plus vif est celui, où elle en fait jouir, comme s'il étoit présent.

Or elle conserve le nom de *mémoire*, lorsqu'elle ne rappelle les choses, que comme passées; & elle prend le nom d'*imagination*, lorsqu'elle les retrace avec tant de force, qu'elles paroissent présentes. L'imagination a donc lieu dans notre Statue, aussi bien que la mémoire; & ces deux facultés ne diffèrent que du plus au moins. La mémoire est le commencement d'une imagination, qui n'a encore que peu de force; l'imagination est la mémoire même, parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Comme nous avons distingué deux attentions, qui se font

dans la Statue, l'une par l'odorat, l'autre par la mémoire ; nous en pouvons actuellement remarquer une troisième, qu'elle donne par l'imagination, & dont le caractère est d'arrêter les impressions des sens, pour y substituer un sentiment indépendant de l'action des objets extérieurs (a).

(a) Mille faits prouvent le pouvoir de l'imagination sur les sens. Un homme fort occupé d'une pensée ne voit point les objets qui sont sous ses yeux, il n'entend pas le bruit qui frappe ses oreilles. Tout le monde sait ce qu'on raconte d'Archimède. Que l'imagination s'applique avec encore plus de force à un objet, on sera piqué, brûlé, sans en ressentir de la douleur ; & l'ame paroîtra se dérober à toutes les impressions des sens. Pour comprendre la possibilité de ces phénomènes, il suffit de considérer, que notre capacité de sentir étant bornée, nous serons absolument insensibles aux impressions des sens, toutes

Cette diffé-  
rence échap-  
pe à la Sta-  
tue.

§. 30. Cependant lorsque la Statue imagine une Sensation qu'elle n'a plus, & qu'elle se la représente aussi vivement, que si elle l'avoit encore ; elle ne fait pas qu'il y a en elle une cause qui produit le même effet, qu'un corps odoriférant ; qui agiroit sur son organe. Elle ne peut donc pas mettre, comme nous, de la différence entre imaginer & avoir une Sensation.

Son imagi-  
nation plus  
active que la  
nôtre.

§. 31. Mais on a lieu de pré-  
sumer, que son imagination au-  
ra plus d'activité que la nôtre.  
Sa capacité de sentir est toute

les fois que notre imagination l'appliquera  
toute entière à un objet.

entière à une seule espèce de Sensation, toute la force de ses facultés s'applique uniquement à des odeurs, rien ne la peut distraire. Pour nous, nous sommes partagés entre une multitude de Sensations & d'idées, dont nous sommes sans cesse assaillis; & ne conservant à notre imagination qu'une partie de nos forces, nous imaginons foiblement. D'ailleurs nos sens toujours en garde contre notre imagination, nous avertissent sans cesse de l'absence des objets que nous voulons imaginer; au contraire tout laisse un libre cours à l'imagination de notre Statue. Elle se retrace

donc fans défiance une odeur dont elle a joui , & elle en jouit en effet , comme si son organe en étoit affecté. Enfin la facilité d'écarter de nous les objets qui nous offensent , & de rechercher ceux dont la jouissance nous est chère , contribue encore à rendre notre imagination paresseuse. Mais puisque notre Statue ne peut se soustraire à un sentiment desagréable , qu'en imaginant vivement une maniere d'être qui lui plaît ; son imagination en est plus exercée , & elle doit produire des effets , pour lesquels la nôtre est tout-à-fait impuissante (a).

(a) Quelque surprénans que soient ces effets,



§. 32. Cependant il y a une Cas unique où elle peut être sans action. circonstance, où son action est absolument suspendue, & même encore celle de la mémoire. C'est lorsqu'une Sensation est assez vive pour remplir entièrement la capacité de sentir. Alors la Statue est toute passive. Le plaisir est pour elle une espèce d'ivresse, où elle en jouit à peine; & la douleur un accablement, où elle ne souffre presque pas.

Sur de l'imagination, il suffit, pour n'en point douter, de réfléchir sur ce qui nous arrive en songe. Alors nous voyons, nous entendons, nous touchons des corps, qui n'agissent point sur nos sens; & il y a tout lieu de croire que l'imagination n'a tant de force, que parce que nous ne sommes point distraits par la multitude des idées & des sensations, qui nous occupent dans la veille.

Comment  
elle rentre en  
action.

§. 33. Mais que la Sensation perde quelques degrés de vivacité, aussitôt les facultés de l'ame rentrent en action; & le besoin redevient la cause qui les détermine.

Elle donne un nouvel ordre aux idées.

§. 34. Les modifications qui doivent plaire davantage à la Statue, ne sont pas toujours les dernières qu'elle a reçues. Elles peuvent se trouver au commencement ou au milieu de la chaîne de ses connoissances, comme à la fin. L'imagination est donc souvent obligée de passer rapidement par dessus les idées intermédiaires. Elle rapproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans

la mémoire , & en forme une chaîne toute nouvelle.

La liaison des idées ne suit donc pas le même ordre dans ces facultés. Plus celui qu'elle tient de l'imagination, deviendra familier, moins elle conservera celui que la mémoire lui a donné. Par là les idées se lient de mille manières différentes; & souvent la Statue se souviendra moins de l'ordre dans lequel elle a éprouvé ses Sensations, que de celui dans lequel elle les a imaginées.

§. 35. Mais toutes ces chaînes ne se forment que par les comparaisons, qui ont été faites de chaque anneau avec ce-

Les idées ne se lient différemment, que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons.

lui qui le précède & avec celui qui le suit, & par les jugemens qui ont été portés de leurs rapports. Ce lien devient plus fort à proportion, que l'exercice des facultés fortifie les habitudes de se souvenir & d'imaginer ; & c'est de là qu'on tire l'avantage surprenant de reconnoître les Sensations qu'on a déjà eues.

C'est à cette liaison que la Statue reconnoît les manières d'être qu'elle a eues.

§. 36. En effet, si nous faisons sentir à notre Statue une odeur qui lui est familière ; voilà une manière d'être qu'elle a comparée, dont elle a jugé, & qu'elle a liée à quelques-unes des parties de la chaîne que sa mémoire est dans l'habitude de parcourir.

## DES SENSATIONS. 65

parcourir. C'est pourquoi elle juge que l'état où elle se trouve, est le même que celui où elle s'est déjà trouvée. Mais une odeur qu'elle n'a point encore sentie, n'est pas dans le même cas ; elle doit donc lui paroître toute nouvelle.

§. 37. Il est inutile de remarquer, que, lorsqu'elle reconnoît une manière d'être ; c'est sans être capable de s'en rendre raison. La cause d'un pareil phénomène est si difficile à démêler, qu'elle échappe à tous les hommes, qui ne savent pas observer & analyser ce qui se passe en eux-mêmes.

Elle ne feroit se rendre raison de ce phénomène.

§. 38. Mais lorsque la Statue

Comment

les idées se  
conservent &  
se renouvel-  
lent dans la  
mémoire.

est long tems sans penser à une  
maniere d'être , que devient  
pendant tout cet intervalle l'i-  
dée qu'elle en a acquise ? D'où  
fort cette idée ; lorsqu'ensuite  
elle se retrace à la mémoire ?  
S'est-elle conservée dans l'ame  
ou dans le corps ? Ni dans l'un  
ni dans l'autre.

Ce n'est pas dans l'ame , puis-  
qu'il suffit d'un dérangement  
dans le cerveau pour ôter le  
pouvoir de la rappeler.

Ce n'est pas dans le corps. Il  
n'y a que la cause physique qui  
pourroit s'y conserver ; & pour  
cela il faudroit supposer que le  
cerveau restât absolument dans  
l'état, où il a été mis par la Sen-

sation que la Statue se rappelle. Mais comment accorder cette supposition avec le mouvement continuel des esprits ? Comment l'accorder, surtout quand on considère la multitude d'idées dont la mémoire s'enrichit ? On peut expliquer ce phénomène d'une manière bien plus simple.

J'ai une Sensation, lorsqu'il se fait dans un de mes organes un mouvement, qui se transmet jusqu'au cerveau. Si le même mouvement commencé au cerveau, & s'étend jusqu'à l'organe, je crois avoir une Sensation que je n'ai pas : c'est une illusion. Mais si ce mouvement

commence & se termine au cerveau, je me souviens de la Sensation que j'ai eue.

Quand une idée se retrace à la Statue, ce n'est donc pas qu'elle se soit conservée dans le corps ou dans l'ame : c'est que le mouvement, qui en est la cause physique & occasionnelle se reproduit dans le cerveau. Mais ce n'est pas ici le lieu de hasarder des conjectures sur le mécanisme de la mémoire. Nous conservons le souvenir de nos Sensations, nous nous les rappellons, après avoir été long tems sans y penser : il suffit pour cela qu'elles aient fait sur nous une vive impression ;



ou que nous les ayons éprouvées à plusieurs reprises. Ces faits m'autorisent à supposer que notre Statue étant organisée comme nous, est comme nous capable de mémoire.

§. 39. Concluons qu'elle a contracté plusieurs habitudes, une habitude de donner son attention, une autre de se souvenir, une troisieme de comparer, une quatrieme de juger, une cinquieme d'imaginer, & une derniere de reconnoître.

Enumération des habitudes contractées par la Statue.

§. 40. Les mêmes causes qui ont produit les habitudes, sont seules capables de les entretenir. Je veux dire que les habi-

Comment les habitudes s'entretiendront.

judes se perdront, si elles ne sont pas renouvelées par des actes réitérés de tems à autre. Alors notre Scavoir ne se rappellera ni les comparaisons qu'elle a faites d'une manière d'être, ni les jugemens qu'elle en a portés, & elle l'éprouvera pour la troisieme ou quatrieme fois, sans être capable de la reconnoître.

Se fortifient.

§. 41. Mais nous pouvons nous-mêmes contribuer à entretenir l'exercice de la mémoire & de toutes ses facultés. Il suffit de l'intéresser par les différens degrés de plaisir ou de peine à conserver ses manières d'être, ou à s'y soustraire.

## DES SENSATIONS. 71

L'art avec lequel nous disposons de ses Sensations, pourra donc donner occasion de fortifier & d'étendre de plus en plus ses habitudes. Il y a même lieu de conjecturer qu'elle démêlera dans une succession d'odeurs des différences, qui nous échappent. Obligée d'appliquer toutes ses facultés à une seule espèce de Sensation, pourroit-elle ne pas apporter à cette étude plus de discernement que nous ?

§. 42. Cependant les rapports que ses jugemens peuvent découvrir, sont en fort petit nombre. Elle connoît seulement qu'une manière d'être est la même

Quelles sont les bornes de son discernement.

me que celle qu'elle a déjà eue, ou qu'elle en est différente ; que l'une est agréable, l'autre défagréable, qu'elles le font plus ou moins.

Mais démêlera-t-elle plusieurs odeurs, qui se font sentir ensemble ? C'est un discernement que nous n'acquérons nous-mêmes que par un grand exercice : encore est-il renfermé dans des bornes bien étroites : car il n'est personne qui puisse reconnoître à l'odorat tout ce qui compose un fâchet. Or tout mélange d'odeurs me paroît devoir être un fâchet pour notre Statue.

C'est la connoissance des corps odoriférans,

odoriférans, comme nous le verrons ailleurs, qui nous a appris à reconnoître deux odeurs dans une troisième. Après avoir senti tour à tour une rose & une jonquille, nous les avons senties ensemble; & par là nous avons appris que la Sensation que ces fleurs réunies font sur nous, est composée de deux autres. Qu'on multiplie les odeurs, nous ne distinguerons que celles qui dominent; & même nous n'en ferons pas le discernement, si le mélange est fait avec assez d'art, pour qu'aucune ne prévale. En pareil cas elles paroissent se confondre à peu près, comme des couleurs

broyées ensemble, elles se réunissent, & se mêlent si bien, qu'aucune d'elles ne reste ce qu'elle étoit; & de plusieurs il n'en résulte qu'une seule.

Si notre Statue sent deux odeurs au premier moment de son existence, elle ne jugera donc pas qu'elle est tout à la fois de deux manières. Mais supposons qu'ayant appris à les connoître séparément, elle les sente ensemble, les reconnoîtra-t-elle? Cela ne me paroît pas vraisemblable. Car ignorant qu'elles lui viennent de deux corps différens, rien ne peut lui faire soupçonner que la Sensation qu'elle éprouve,

est formée de deux autres. En effet, si aucune ne domine, elles se confondroient même à notre égard ; & s'il en est une qui soit plus foible, elle ne fera qu'altérer la plus forte, & elles paroîtront ensemble comme une simple maniere d'être. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à sentir des odeurs, que nous ne nous serions pas fait une habitude de rapporter à des corps différens : je suis persuadé que nous n'oserions assurer si elles ne sont qu'une, ou si elles sont plusieurs. Voilà précisément le cas de notre Statue.

Elle n'acquiert donc du discernement, que par l'attention

qu'elle donne en même tems à une maniere d'être, qu'elle éprouve, & à une autre qu'elle a éprouvée, Ainsi ses jugemens ne s'exercent point sur deux odeurs senties à la fois ; ils n'ont pour objet, que des Sensations qui se succedent,

### C H A P I T R E III.

*Des désirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte, & de la volonté dans un homme borné au sens de l'Odorat.*

Le désir n'est que l'action des facultés.

§. I. **N**OUS venons de faire voir en quoi consistent les différentes sortes de be-



soins, & comment ils font la cause des degrés de vivacité, avec lesquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien, dont la jouissance devient nécessaire. Or le désir n'est que l'action même de ces facultés.

§. 2. Tout désir suppose donc que la Statue a l'idée de quelque chose de mieux, que ce qu'elle est dans le moment; & qu'elle juge de la différence de deux états qui se succèdent. S'ils different peu, elle souffre moins, par la privation de la maniere d'être, qu'elle désire; & j'appelle *malaise*, ou *léger mécontentement*, le sentiment qu'elle

Ce qui en fait la foiblesse ou la force.

éprouve : alors l'action de ses facultés, ses désirs sont plus foibles. Elle souffre au contraire davantage, si la différence est considérable ; & j'appelle *inquiétude*, ou même *tourment*, l'impression qu'elle ressent : alors l'action de ses facultés, ses désirs sont plus vifs. La mesure du désir est donc la différence aperçue entre ces deux états ; & il suffit de se rappeler comment l'action des facultés peut acquérir, ou perdre de la vivacité, pour connoître tous les degrés, dont les désirs sont susceptibles.

Une passion  
est un désir  
dominant.

§. 3. Ils n'ont, par exemple, jamais plus de violence, que

DÉS SENSATIONS. 79

lorsque les facultés de la Statue se portent à un bien, dont la privation produit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il diffère davantage de la situation présente. En pareil cas rien ne la peut distraire de cet objet : elle se le rappelle, elle l'imagine ; toutes les facultés s'en occupent uniquement. Plus par conséquent elle le désire, plus elle s'accoutume à le désirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on nomme *passion* ; c'est-à-dire, un désir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins est le plus dominant.

§. 4. Cette passion subsiste ; tant que le bien qui en est l'ob-

Comment  
une passion  
succède à une  
autre,

jet, continue de paroître le plus agréable, & que la privation est accompagnée des mêmes inquiétudes. Mais elle est remplacée par une autre, si la Statue a occasion de s'accoutumer à un nouveau bien, auquel elle doit donner la préférence.

Ce que c'est  
que l'amour  
& la haine.

§. 5. Dès qu'il y a en elle jouissance, souffrance, besoin, désir, passion, il y a aussi amour & haine. Car elle aime une odeur agréable, dont elle jouit, ou qu'elle désire. Elle hait une odeur désagréable, qui la fait souffrir: enfin, elle aime moins une odeur moins agréable, qu'elle voudroit changer contre une autre. Pour s'en con-

## DES SENSATIONS. 81

vaincre, il suffit de considérer qu'aimer est toujours synonyme de jouir, ou de désirer; & que haïr l'est également de souffrir du malaise, du mécontentement à la présence d'un objet.

§. 6. Comme il peut y avoir plusieurs degrés dans l'inquiétude, que cause la privation d'un objet aimable, & dans le mécontentement, que donne la vûe d'un objet odieux; il en faut également distinguer dans l'amour & dans la haine. Nous avons même des mots à cet usage: tels sont ceux de goût, penchant, inclination; d'éloignement, répugnance, dégoût. Quoiqu'on ne puisse pas sub-

*L'un & l'autre susceptibles de différens degrés,*

tituer à ces mots ceux d'amour & de haine, les sentimens qu'ils expriment, ne sont néanmoins qu'un commencement de ces passions : ils n'en different, que parce qu'ils sont dans un degré plus foible.

La Statue  
ne peut aimer  
qu'elle-même.

§. 7. Arrête, l'amour, dont notre Statue est capable, n'est que l'amour d'elle-même, ou ce qu'on nomme l'amour propre. Car dans le vrai elle n'aime qu'elle ; puisque les choses qu'elle aime, ne sont que ses propres manieres d'être.

Principe de  
l'espérance &  
de la crainte.

§. 8. L'espérance & la crainte naissent du même principe, que l'amour & la haine.

L'habitude, où est notre Sta-

## DES SENSATIONS. 83

une d'éprouver des Sensations agréables & désagréables, lui fait juger qu'elle en peut encore éprouver des uns & des autres. Si ce jugement se joint à l'amour d'une Sensation qui plaît, il produit l'espérance; & s'il se joint à la haine d'une Sensation qui déplaît, il forme la crainte. En effet, espérer, c'est se flatter de la jouissance d'un bien; craindre, c'est se voir menacé d'un mal. Nous pouvons remarquer que l'espérance & la crainte contribuent à augmenter les désirs. C'est du combat de ces deux sentimens, que naissent les passions les plus vives.

Comment la  
volonté se  
forme.

§. 9. Le souvenir d'avoir satisfait quelques-uns de ses desirs, fait d'autant plus espérer à notre Statue d'en pouvoir satisfaire d'autres ; que ne connoissant pas les obstacles, qui s'y opposent, elle ne voit pas pourquoi ce qu'elle désire, ne seroit pas en son pouvoir, comme ce qu'elle a désiré en d'autres occasions. A la vérité, elle ne peut s'en assurer ; mais aussi elle n'a point de preuve du contraire. Si elle se souvient surtout que le même désir, qu'elle forme, a d'autres fois été suivi de la jouissance ; elle se flattera, à proportion que son besoin sera plus grand. Ainsi



deux causes contribuent à sa confiance : l'expérience d'avoir satisfait un pareil désir, & l'intérêt, qu'il le soit encore. (a) Dès-lors elle ne se borne plus à désirer : elle veut ; car on entend par *volonté*, un désir absolu, & tel, que nous pensons qu'une chose désirée est en notre pouvoir.

(a) Il en est de notre Statue, comme de tous les hommes. Nous nous conduisons d'après l'expérience, & nous nous faisons différentes regles de probabilité, suivant l'intérêt qui nous domine. S'il est grand, le plus léger degré de probabilité nous suffit ordinairement ; & lorsque nous sommes assez sages pour ne nous déterminer que sur une probabilité bien fondée, ce n'est souvent que parce que nous avons peu d'intérêt à agir.



---



---

## C H A P I T R E I V.

*Des idées d'un homme borné au  
sens de l'Odorat.*

La Statue a  
les idées de  
contentement  
& de mécon-  
tentement.

§. I. **N**OTRE Statue ne peut être successivement de plusieurs manières, dont les unes lui plaisent, & les autres lui déplaisent ; sans remarquer qu'elle passe tour à tour par un état de plaisir, & par un état de peine. Avec les unes, c'est contentement, jouissance ; avec les autres, c'est mécontentement, souffrance. Elle conserve donc dans sa mémoire les idées de contentement & de mécon-

contentement, communes à plusieurs manières d'être : & elle n'a plus qu'à considérer les Sensations sous ces deux rapports, pour en faire deux classes ; où elle apprendra à distinguer des nuances, à proportion qu'elle s'y exercera davantage.

§. 1. *Abstraire*, c'est séparer une idée d'une autre, à laquelle elle paroît naturellement unie. Or, en considérant que les idées de contentement & de mécontentement sont communes à plusieurs de ses modifications ; elle contracte l'habitude de les séparer de telle modification particulière, dont elle ne l'avoit pas d'abord distinguées ; elle

Ces idées  
sont abstrai-  
tes & géné-  
rales.

s'en fait donc des notions abstraites ; & ces notions deviennent générales , parce qu'elles sont communes à plusieurs de ses manieres d'être.

Une odeur  
n'est pour la  
Statue qu'une  
idée particu-  
liere.

§. 30 Mais lorsqu'elle sentira successivement plusieurs fleurs de même espece , elle éprouvera toujours une même maniere d'être , & elle n'aura à ce sujet qu'une idée particuliere. L'odeur de violette , par exemple , ne sauroit être pour elle une idée abstraite , commune à plusieurs fleurs ; puisqu'elle ne fait pas qu'il existe des violettes. Ce n'est donc que l'idée particuliere d'une maniere d'être , qui lui est propre.

Par

Par conséquent, toutes les abstractions se bornent à des modifications plus ou moins agréables, & à d'autres plus ou moins désagréables.

§. 4. Lorsqu'elle n'avoit que des idées particulières, elle ne pouvoit désirer que telle ou telle manière d'être. Mais aussitôt qu'elle a des notions abstraites, ses désirs, son amour, sa haine, son espérance, sa crainte, sa volonté, peuvent avoir pour objet le plaisir ou la peine en général.

Comment le plaisir en général devient l'objet de sa volonté.

Cependant cet amour du bien en général n'a lieu, que lorsque dans le nombre d'idées, que la mémoire lui retrace con-

fusément, elle ne distingue pas encore ce qui doit lui plaire davantage; mais dès qu'elle croit l'appercevoir, alors tous ses desirs se tournent vers une manière d'être en particulier.

Elle a des idées de nombre.

§ 5. Puisqu'elle distingue les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre: elle a celle de l'unité, toutes les fois qu'elle éprouve une Sensation, ou qu'elle s'en souvient; & elle a les idées de deux & de trois, toutes les fois que sa mémoire lui rappelle deux ou trois manières d'être distinctes: car elle prend alors connoissance d'elle-même, comme étant une odeur, ou, comme en ayant été

DES SENSATIONS. 91

deux ou trois successivement.

§. 6. Elle ne peut pas distinguer deux odeurs, qu'elle sent à la fois. L'odorat par lui-même ne sauroit donc lui donner que l'idée de l'unité, & elle ne peut tenir les idées des nombres que de la mémoire.

Elle ne les  
çoit qu'à sa  
mémoire.

§. 7. Mais elle n'étendra pas bien loin ses connoissances à ce sujet. Ainsi qu'un enfant, qui n'a pas appris à compter, elle ne pourra pas déterminer le nombre de ses idées, lorsque la succession en aura été un peu considérable.

Jusqu'où elle  
peut les étendre.

Il me semble que, pour découvrir la plus grande quantité, qu'elle est capable de con-

notre distinctement, il suffit de considérer jusqu'où nous pourrions nous-mêmes composer avec le signe *un*. Quand les collections formées par la répétition de ce mot, ne pourront pas être saisies tout à la fois d'une manière distincte; nous ferons en droit de conclure, que les idées précises des nombres qu'elles renferment, ne peuvent pas s'acquiescir par la seule mémoire.

Or, en disant un & un, j'ai l'idée de deux; & en disant un, un & un, j'ai l'idée de trois. Mais si je n'avois, pour exprimer dix, quinze, vingt, que la répétition de ce signe, je n'en



pourrois jamais déterminer les idées : car je ne saurois m'assurer par la mémoire, d'avoir répété *un* autant de fois, que chacun de ces nombres le demande. Il me paroît même que je ne saurois par ce moyen me faire l'idée de quatre ; & que j'ai besoin de quelque artifice, pour être sûr de n'avoir répété ni trop ni trop peu le signe de l'unité. Je dirai, par exemple, un, un, & puis un, un : mais cela seul prouve que la mémoire ne saisit pas distinctement quatre unités à la fois. Elle ne présente donc au-delà de trois qu'une multitude indéfinie. Ceux qui croiront

qu'elle peut seule étendre plus loin nos idées, substitueront un autre nombre à celui de trois. Il suffit, pour les raisonnemens que j'ai à faire, de convenir qu'il y en a un, au-delà duquel la mémoire ne laisse plus appercevoir qu'une multitude tout-à-fait vague. C'est l'art des signes qui nous a appris à porter la lumière plus loin. Mais quelque considérables que soient les nombres que nous pouvons démêler, il reste toujours une multitude, qu'il n'est pas possible de déterminer, qu'on appelle par cette raison *l'infini*, & qu'on eût bien mieux nommé *l'indéfini*. Ce seul changement

de nom eût prévenu des erreurs. (a)

Nous pouvons donc conclure que notre Statue n'embrassera distinctement que jusqu'à trois de ses manières d'être. Au-delà elle en verra une multitude, qui sera pour elle ce qu'est la notion prétendue de l'infini pour nous. Elle sera même bien plus excusable de s'y méprendre : car elle est incapable des réflexions, qui pourroient la tirer d'erreur. Elle appercevra donc l'infini dans

(a) Principalement l'erreur de croire que nous avons une idée positive de l'infini : d'où quantité de mauvais raisonnemens de la part des Métaphysiciens, & quelquelques fois même de celle des Géomètres.

cette multitude, comme s'il y étoit en effet.

Enfin, nous remarquerons que son idée de l'unité est abstraite: car elle sent toutes les manières d'être sous ce rapport général, que chacune est distinguée de toute autre.

Elle connoît  
deux sortes  
de vérités :

§. 8. Comme elle a des idées particulières & des idées générales, elle connoît deux sortes de vérités.

Des vérités  
particulières.

Les odeurs de chaque espèce de Fleurs ne font pour elle que des idées particulières. Il en fera donc de même de toutes les vérités qu'elle aperçoit, lorsqu'elle distingue une odeur d'une autre.

Mais

Mais elle a les notions ab-  
 traites de manieres d'être agréables, & de manieres d'être désagréables. Elle connoîtra donc à ce sujet des vérités générales : elle saura qu'en général ses modifications different les unes des autres, & qu'elles lui plaisent ou déplaisent plus ou moins.

Des vérités  
générales.

Mais ces connoissances générales supposent en elle des connoissances particulieres, puisque les idées particulieres ont précédé les notions abstraites.

§. 9. Comme elle est dans l'habitude d'être, de cesser d'être, & de redevenir la même odeur; elle jugera, lorsqu'elle

Elle a quelque idée du possible.

ne l'est pas , qu'elle pourra l'être ; & lorsqu'elle l'est , qu'elle pourra ne l'être plus. Elle aura donc occasion de considérer ses manieres d'être , comme pouvant exister, ou ne pas exister. Mais cette notion du possible ne portera point avec elle la conoissance des causes, qui peuvent produire un effet : elle en supposera au contraire l'ignorance , & elle ne sera fondée que sur un jugement d'habitude. Lorsque la Statue pense qu'elle peut, par exemple , cesser d'être odeur de rose , & redevvenir odeur de violette , elle ignore qu'un être extérieur dispose uniquement de ses Sensa-

tions. Pour qu'elle se trompe dans son jugement, il suffit que nous nous proposons de lui faire sentir continuellement la même odeur. Il est vrai que son imagination y peut quelquefois suppléer : mais ce n'est que dans les occasions, où les désirs sont violens ; encore même n'y réussit-elle pas toujours.

§. 10. Peut-être pourroit-elle, Peut-être encore de l'impossible.  
 d'après ses jugemens d'habitude, se faire aussi quelque idée de l'impossible. Accoutumée à perdre une manière d'être, aussitôt qu'elle en acquiert une nouvelle, il est impossible, suivant sa manière de concevoir,

qu'elle en ait deux à la fois. Le seul cas , où elle croiroit le contraire , ce seroit celui où son imagination agiroit avec assez de force , pour lui retracer deux Sensations avec la même vivacité , que si elle les éprouvoit réellement. Mais cela ne peut gueres arriver. Il est naturel que son imagination se conforme aux habitudes qu'elle s'est faites. Ainsi n'ayant éprouvé ses manieres d'être que l'une après l'autre , elle ne les imaginera que dans cet ordre. D'ailleurs , sa mémoire n'aura pas vraisemblablement assez de force , pour lui rendre présentes deux Sensations qu'elle



à eues, & qu'elle n'a plus.  
 Mais ce qui me paroît plus probable, c'est que si l'habitude, où elle est de juger, que ce qui lui est arrivé, peut lui arriver encore, renferme l'idée du possible; il est bien difficile qu'elle ait occasion de former des jugemens, où nous puissions retrouver l'idée que nous avons de l'impossible. Il faudroit pour cela, qu'elle s'occupât de ce qu'elle n'a point encore éprouvé; mais il est bien plus naturel, qu'elle soit toute entiere à ce qu'elle éprouve.

§. 11. Du discernement qui se fait en elle des odeurs, Elle a l'idée d'une durée passée.  
 naît une idée de succession : car

elle ne peut sentir qu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit, sans se représenter dans ce changement une durée de deux instans.

Comme elle n'embrasse d'une manière distincte que jusqu'à trois couleurs, elle ne démêlera aussi que trois instans dans sa durée. Au-delà elle ne verra qu'une succession indéfinie.

Si l'on suppose que la mémoire peut lui rappeler distinctement jusqu'à quatre, cinq, six manières d'être, elle distinguera en conséquence quatre, cinq, six instans dans sa durée. Chacun peut faire à ce sujet les hypothèses qu'il jugera à

propres, & les substituer à celles que j'ai cru devoir préférer.

§. 12. Le passage d'une odeur à une autre ne donne à notre Statue que l'idée du passé. Pour en avoir une de l'avenir, il faut qu'elle ait eu à plusieurs reprises la même suite de Sensations; & qu'elle se soit fait une habitude de juger, qu'après une modification une autre doit suivre.

D'une durée à venir.

Preons pour exemple cette suite, jonquille, rose, violette. Dès que ces odeurs sont constamment liées dans cet ordre, une d'elles ne peut affecter son organe, qu'aussitôt la mémoire ne lui rappelle les au-



tres dans le rapport où elles sont à l'odeur sentie. Ainsi qu'à l'occasion de l'odeur de violette, les deux autres se retraceront comme ayant précédé, & qu'elle se représentera une durée passée; de même à l'occasion de l'odeur de jonquille, celles de rose & de violette se retraceront comme devant suivre, & elle se représentera une durée à venir.

*D'une durée  
indéfinie.*

§ 13. Les odeurs de jonquille, de rose & de violette peuvent donc marquer les trois instans qu'elle apperçoit d'une manière distincte. Par la même raison, les odeurs qui ont précédé, & celles qui sont dans

L'habitude de suivre, marqueront les instans qu'elle apperçoit confusément dans le passé & dans l'avenir. Ainsi, lorsqu'elle sentira une rose, sa mémoire lui rappellera distinctement l'odeur de jonquille & celle de violette; & elle lui représentera une durée indéfinie, qui a précédé l'instant où elle sentoit la jonquille, & une durée indéfinie, qui doit suivre celui où elle sentira la violette.

§. 14. Appercevant cette durée comme indéfinie, elle n'y Cette durée est pour elle une éternité. peut démêler ni commencement ni fin: elle n'y peut même soupçonner ni l'un ni l'autre. C'est donc à son égard une éter-

nité absolue ; & elle se sent ;  
comme si elle eût toujours été,  
& qu'elle ne dût jamais cesser  
d'être.

En effet, ce n'est point la  
réflexion sur la succession de  
nos idées, qui nous apprend  
que nous avons commencé, &  
que nous finirons : c'est l'atten-  
tion que nous donnons aux  
êtres de notre espèce, que nous  
voyons naître & périr. Un hom-  
me qui ne connoîtroit que sa  
propre existence, n'auroit au-  
cune idée de la mort.

Il y a en  
elle deux suc-  
cessions.

§. 15. L'idée de la durée  
d'abord produite par la succes-  
sion des impressions qui se font  
sur l'organe, se conserve, ou se

reproduit par la succession des Sensations que la mémoire rappelle. Ainsi, lors même que les corps odoriférans n'agissent plus sur notre Statue, elle continue de se représenter le présent, le passé & l'avenir. Le présent, par l'état où elle se trouve; le passé, par le souvenir de ce qu'elle a été; l'avenir, parce qu'elle juge qu'ayant eu à plusieurs reprises les mêmes Sensations, elle peut les avoir encore.

Il y a donc en elle deux successions; celle des impressions faites sur l'organe, & celle des Sensations, qui se retracent à la mémoire.

L'une de ces  
successions  
mesure les  
momens de  
l'au.re,

§. 16. Plusieurs impressions peuvent se succéder dans l'organe, pendant que le souvenir d'une même Sensation est présent à la mémoire; & plusieurs Sensations peuvent se retracer successivement à la mémoire, pendant qu'une même impression se fait éprouver à l'organe. Dans le premier cas, la suite des impressions qui se font à l'odorat, mesure la durée du souvenir d'une Sensation: dans le second, la suite des Sensations qui s'offrent à la mémoire, mesure la durée de l'impression que l'odorat reçoit.

Si, par exemple, lorsque la Statue sent une rose, elle se



rappelle les odeurs de tube-  
reuse, de jonquille & de vio-  
lette ; c'est à la succession qui se  
passe dans la mémoire, qu'elle  
juge de la durée de sa Sensa-  
tion ; & si, lorsqu'elle se re-  
trace l'odeur de rose, je lui pré-  
sente rapidement une suite de  
corps odoriférans ; c'est à la suc-  
cession qui se passe dans l'or-  
gane, qu'elle juge de la durée  
du souvenir de cette Sensation.  
Elle apperçoit donc qu'il n'est  
aucune de ses modifications,  
qui ne puisse durer. La durée  
devient un rapport, sous lequel  
elle les considère toutes en gé-  
néral, & elle s'en fait une no-  
tion abstraite.

Si dans le tems qu'elle sent une rose, elle se rappelle successivement les odeurs de violette, de jasmin & de lavande; elle s'apercevra comme une odeur de rose, qui dure trois instans: & si elle se retrace une suite de vingt odeurs, elle s'apercevra comme étant odeur de rose depuis un tems indéfini; elle ne jugera plus qu'elle ait commencé de l'être, elle croira l'être de toute éternité.

L'idée de  
durée n'est  
pas absolue.

§. 17. Il n'y a donc qu'une succession d'odeurs transmises par l'organe, ou renouvelées par la mémoire, qui puisse lui donner quelque idée de durée. Elle n'auroit jamais connu

### DES SENSATIONS. III.

qu'un instant, si le premier corps odoriférant eût agi sur elle d'une manière uniforme, pendant une heure, un jour ou davantage; ou, si son action eût varié par des nuances si insensibles, qu'elle n'eût pu les remarquer.

Il en sera de même, si ayant acquis l'idée de durée, elle conserve une Sensation, sans faire usage de sa mémoire, sans se rappeler successivement quelques-unes des manières d'être, par où elle a passé. Car à quoi y distingueroit-elle des instans? Et si elle n'en distingue pas, comment en appercevra-t-elle la durée?

L'idée de la durée n'est donc point absolue, & lorsque nous disons que le tems coule rapidement, ou lentement, cela ne signifie autre chose, sinon que les révolutions qui servent à le mesurer, se font avec plus de rapidité, ou avec plus de lenteur, que nos idées ne se succèdent. On peut s'en convaincre par une supposition.

Supposition,  
qui le rend  
sensible.

§. 18. Si nous imaginons qu'un monde composé d'autant de parties que le nôtre, ne fut pas plus gros qu'une noisette; il est hors de doute que les autres s'y leveroient, & s'y coucheroient des milliers de fois dans une de nos heures;

& qu'organisés, comme nous le sommes, nous n'en pourrions pas suivre les mouvemens. Il faudroit donc que les organes des intelligences destinées à l'habiter, fussent proportionnés à des révolutions aussi subites. (a)

Ainsi, pendant que la terre de ce petit monde tournera sur son axe, & autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées, que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions. Dès

(a) Mallebranche fait une pareille supposition, pour prouver que nous ne jugeons de la grandeur des corps, que par les rapports qui sont entre eux & nous, *Recher. de la Ver. Liv. 1. Chap. 6.*

lors il est évident que leurs jours & leurs années leur paroîtront aussi longs , que les nôtres nous le paroissent.

En supposant un autre monde , auquel le nôtre seroit aussi inférieur , qu'il est supérieur à celui que je viens de feindre ; il faudroit donner à ses habitans des organes , dont l'action seroit trop lente , pour appercevoir les révolutions de nos astres. Ils seroient par rapport à notre monde , comme nous par rapport à ce monde gros comme une noisette. Ils n'y fauroient distinguer aucune succession de mouvement.

Demandons enfin aux habi-

DES SENSATIONS. 115  
tous de ces mondes quelle en  
est la durée : ceux du plus pe-  
tit compteront des millions de  
siècles, & ceux du plus grand  
ouvrant à peine les yeux, ré-  
pondront qu'ils ne font que de  
naître.

La notion de la durée est  
donc toute relative : chacun  
n'en juge que par la succession  
de ses idées ; & vraisemblable-  
ment il n'y a pas deux hommes,  
qui, dans un tems donné, comp-  
tent un égal nombre d'instans.  
Car il y a lieu de présumer qu'il  
n'y en a pas deux, dont la mé-  
moire retrace toujours les idées  
avec la même rapidité.

Par conséquent, une Sensa-

tion, qui se conservera uniformément pendant un an, ou mille, si l'on veut, ne sera qu'un instant à l'égard de notre Statue; comme une idée que nous conservons, pendant que les habitans du petit monde comptent des siècles, est un instant pour nous. (\*) C'est donc une

(\*) La supposition de ces mondes fait comprendre que, pour les imaginer plus anciens les uns que les autres, il n'est pas nécessaire d'une éternité successive, dans laquelle ils aient été créés plutôt ou plus tard; il suffit de varier les révolutions, & d'y proportionner les organes des habitans.

Cette supposition, fait encore connaître qu'un instant de la durée d'un Etre peut coexister, & coexister en effet à plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences, qui apperçoivent tout à la fois des idées, que nous n'avons que successivement, & arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit, qui embrasse



erreur de penser que tous les êtres jugent également de la durée, & comptent le même nombre d'instans. La présence d'une idée, qui ne varie point, n'étant qu'un instant à notre égard, c'est une conséquence,

dans un instant toutes les connoissances, que les créatures n'ont que dans une suite de siècles; & qui, par conséquent, n'essuye aucune succession. Il sera, comme au centre de tous ces mondes, où l'on juge si différemment de la durée; & saisissant d'un coup d'œil tout ce qui leur arrive, il en verra tout à la fois le passé, le présent & l'avenir.

Par ce moyen, nous nous formons, autant qu'il est en notre pouvoir, l'idée d'un instant indivisible & permanent, auquel les instans des créatures coexistent, & dans lequel ils se succèdent. Je dis *autant qu'il est en notre pouvoir*; car ce n'est ici qu'une idée de comparaison. Ni nous, ni toute autre créature, ne pourrons avoir une notion parfaite de l'éternité. Dieu seul la connoît, parce que lui seul en jouit.

que tous les momens de notre durée nous paroissent égaux ; mais ce n'est pas une preuve qu'ils le soient.

---

## CHAPITRE V.

*Du sommeil & des songes d'un homme borné à l'Odorat.*

Comment  
l'action des  
facultés se ral-  
lentit.

§. I. **N**OTRE Statue peut être réduite à n'être que le souvenir d'une odeur ; alors le sentiment de son existence paroît lui échapper. Elle sent moins qu'elle existe, qu'elle ne sent qu'elle a existé ; & à proportion que sa mémoire lui retrace les idées avec moins de

vivacité, ce reste de sentiment s'affoiblit encore. Semblable à une lumière qui s'éteint par degrés, il cesse tout-à-fait, lorsque cette faculté tombe dans une entière inaction.

§. 2. Or notre expérience ne nous permet pas de douter que l'exercice ne doive enfin fatiguer la mémoire & l'imagination de notre Statue. Considérons donc ces facultés en repos, & ne les excitons par aucune Sensation : cet état sera celui du sommeil.

Etat de sommeil.

§. 3. Si leur repos est tel, qu'elles soient absolument sans action ; on ne peut remarquer autre chose, sinon que le som-

Etat de sommeil.

meil est le plus profond qu'il soit possible. Si au contraire elles continuent encore d'agir, ce ne sera que sur une partie des idées acquises. Plusieurs anneaux de la chaîne seront donc interceptés, & l'ordre des idées dans le sommeil ne pourra pas être le même que dans la veille. Le plaisir ne sera plus l'unique cause qui déterminera l'imagination. Cette faculté ne réveillera que les idées, sur lesquelles elle conserve quelque pouvoir; & elle contribuera aussi souvent au malheur de notre Statue, qu'à son bonheur.

En quoi il  
differe de la  
veille.

§. 4. Voilà l'état de songe: il ne differe de celui de la veille, que parce

parce que les idées n'y conser-  
vent pas le même ordre, & que  
le plaisir n'est pas toujours la loi,  
qui regle l'imagination. Tout  
songe suppose donc quelques  
idées interceptées, sur lesquel-  
les les facultés de l'ame ne peu-  
vent plus agir.

§. 5. Puisque notre Statue  
ne connoît point de différen-  
ce entre imaginer vivement, &  
avoir des Sensations; elle n'en  
sauroit faire entre songer &  
veiller. Tout ce qu'elle éprou-  
ve étant endormie, est donc  
aussi réel à son égard, que ce  
qu'elle a éprouvé avant le som-  
meil.

La Statue  
n'en sauroit  
faire la diffé-  
rence.

---



---

## CHAPITRE VI.

*Du moi, ou de la personnalité d'un  
homme borné à l'Odorat.*

De la per-  
sonnalité de  
la Statue,

§. 1. **N**OTRE Statue étant capable de mémoire, elle n'est point une odeur, qu'elle ne se rappelle d'en avoir été une autre. Voilà sa personnalité : car, si elle pouvoit dire *moi*, elle le diroit dans tous les instans de sa durée ; & à chaque fois son *moi* embrasseroit tous les momens, dont elle conserveroit le souvenir.

Elle ne peut  
pas dire *moi*  
au premier

§. 2. A la vérité, elle ne le diroit pas à la première odeur.

## DES SENSATIONS. 123

Ce qu'on entend par ce mot, moment de son existence, ne me paroît convenir qu'à un être, qui remarque que, dans le moment présent, il n'est plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il existe sans aucun retour sur lui-même : mais aussitôt qu'il change, il juge qu'il est le même qui a été auparavant de telle manière, & il dit *moi*.

Cette observation confirme qu'au premier instant de son existence, la Statue ne peut former des désirs : car avant de pouvoir dire, *je désire*, il faut avoir dit, *moi*, ou *je*.

§. 3. Les odeurs, dont la Statue Son moi est tout à la fois la conscience ne se souvient pas, n'entrent

de ce qu'elle  
est, & le fou-  
venir de ce  
qu'elle a été.

donc point dans l'idée qu'elle a  
de sa personne. Aussi étrangères  
à son *moi*, que les couleurs &  
les sons, dont elle n'a encore au-  
cune connoissance; elles sont  
à son égard, comme si elle  
ne les avoit jamais senties.  
Son *moi* n'est que la collec-  
tion des Sensations qu'elle  
éprouve, & de celles que la  
mémoire lui rappelle. (a) En

(a) » Celui qui aime une personne, dit  
» Pascal (c. 24. n. 14.) à cause de sa beauté,  
» l'aime-t-il? non: car la petite vérole,  
» qui ôtera la beauté, sans tuer la personne,  
» fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime  
» pour mon jugement, ou pour ma mé-  
» moire, m'aime-t-on, moi? non: car je  
» puis perdre ces qualités, sans cesser d'é-  
» tre. Où est donc le *moi*, s'il n'est ni dans  
» le corps, ni dans l'ame? Et comment ai-  
» mer le corps & l'ame, sinon pour des  
» qualités, qui ne sont point ce qui fait le



Un mot, c'est tout à la fois & la conscience de ce qu'elle est,

» *moi*, puisqu'elles sont périssables? Car  
 » aimeroit-on la substance de l'ame d'une  
 » personne abstraitement, & quelques qua-  
 » lités qui y fussent? Cela ne se peut, &  
 » seroit injuste. On n'aime donc jamais  
 » la personne, mais seulement les quali-  
 » tés; où si on aime la personne, il faut  
 » dire que c'est l'assemblage des qualités  
 » qui fait la personne. «

Ce n'est pas l'assemblage des qualités qui fait la personne; car le même homme, jeune ou vieux, beau ou laid, sage ou fou, seroit autant de personnes distinctes; & pour quelques qualités qu'on m'aime, c'est toujours moi qu'on aime; car les qualités ne sont que moi modifié différemment. Si quelqu'un me marchant sur le pied, me disoit: *Vous ai-je blessé, vous? non: car vous pourriez perdre le pied, sans cesser d'être.* Serois-je bien convaincu de n'avoir point été blessé moi-même? Pourquoi donc penserois-je que, parce que je puis perdre la mémoire & le jugement, on ne m'aime pas, lorsqu'on m'aime pour ces qualités? Mais elles sont périssables: & qu'importe? le *moi* est-il donc une chose nécessaire de sa nature? Ne périt-il pas dans les bêtes? & son immor-

126. T R A I T É  
& le souvenir de ce qu'elle a  
été.

talité dans l'homme n'est-elle pas une faveur  
de Dieu ? Dans le sens de Pascal , Dieu seul  
pourroit dire, *moi*.

---

---

C H A P I T R E V I I .

*Conclusion des Chapitres  
précédens.*

Avec un  
seul sens l'a-  
me a le ger-  
me de toutes  
ses facultés.

§. I. **A** Y A N T prouvé que  
notre Statue est ca-  
pable de donner son attention,  
de se ressouvenir, de compa-  
rer, de juger, de discerner, d'i-  
maginer ; qu'elle a des notions  
abstraites, des idées de nom-  
bre & de durée ; qu'elle connoît

des vérités générales & particulières ; qu'elle forme des desirs , se fait des passions , aime , hait , veut ; qu'elle est capable d'espérance , de crainte & d'étonnement ; & qu'enfin elle contracte des habitudes : nous devons conclure qu'avec un seul sens l'entendement a autant de facultés , qu'avec les cinq réunis. Nous verrons que celles qui paroissent nous être particulières , ne sont que ces mêmes facultés , qui s'appliquant à un plus grand nombre d'objets , se développent davantage.

§. 2. Si nous considérons que La Sensation renferme toutes les fa-  
 se ressouvenir , comparer , ju-

comparaisons, d'où naissent nos premiers besoins, & nos premiers désirs. Nos recherches, pour les satisfaire, font acquérir d'autres idées, qui produisent encore de nouveaux désirs. L'étonnement, qui contribue à nous faire sentir vivement tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente de tems en tems l'activité de nos facultés; & il se forme une chaîne, dont les anneaux sont tour à tour idées & désirs; & qu'il suffit de suivre, pour découvrir le progrès de toutes les connoissances de l'homme.

On peut appliquer aux autres sens

§. 4. Presque tout ce que j'ai dit sur les facultés de l'ame, en

traitant de l'odorat, j'aurois pu <sup>tout ce qui</sup>  
 le dire, en commençant par <sup>vient d'être</sup>  
 tout autre sens: il est aisé de <sup>dit sur l'odon-</sup>  
 leur en faire l'application. Il ne <sup>rat.</sup>  
 me reste qu'à examiner ce qui  
 est plus particulier à chacun  
 d'eux.

## CHAPITRE VIII.

*D'un homme borné au sens  
 de l'Ouie.*

§. I. **B**ORNONS notre Sta- <sup>La Statue</sup>  
 tue au sens de l'ouie, <sup>bornée au</sup>  
 & raisonnons, comme nous <sup>sens de l'ouie</sup>  
 avons fait, quand elle n'avoit <sup>est tout ce</sup>  
 que celui de l'odorat. <sup>qu'elle en-</sup>  
 tend.

Lorsque son oreille sera frap-

pée, elle deviendra la Sensation qu'elle éprouvera. Ainsi nous la transformerons, à notre gré, en un bruit, un son, une symphonie : car elle ne soupçonne pas qu'il existe autre chose qu'elle. L'ouïe ne lui donne l'idée d'aucun objet, situé à une certaine distance. La proximité, ou l'éloignement des corps sonores ne produit à son égard qu'un son plus fort ou plus foible : elle en sent seulement plus ou moins son existence.

Deux sortes  
de Sensations  
de l'ouïe.

§. 2. Les corps font sur l'oreille deux sortes de Sensations : (a)

(a) On a remarqué que dans la résonance des corps sonores le son dominant est

l'une est le son proprement dit, l'autre est le bruit.

L'oreille est organisée, pour saisir un rapport déterminé en-

accompagné de deux autres, qui ont avec lui un rapport déterminé, & soumis au calcul. On les appelle les harmoniques du son dominant. Ils se font entendre à la douzième & à la dix-septième, & l'on en fait la tierce & la quinte. Une oreille bien organisée est capable de saisir ces rapports, & c'est pour cela que l'on dit qu'elle apprécie les sons. On peut donc définir le son proprement dit, un son appréciable.

Le bruit au contraire résulte de plusieurs sons, qui n'ont point d'harmoniques communes, c'est une multitude de sons dominans & d'harmoniques, qui se confondent : on peut donc le définir un son inappréciable.

Imaginons une dizaine de violons à l'unisson. S'ils font tous résonner en même tems la même corde, ils rendent ensemble un son proprement dit, un son appréciable ; parce qu'on en peut déterminer la tierce & la quinte. Mais si nous les supposons tous discordans, ils ne feront que du bruit ; parce que le son total qu'ils font entendre, n'a

tre un son & un son ; mais elle ne peut saisir, entre un bruit & un bruit, qu'un rapport vague. Le bruit est à peu près au sens de l'ouïe, ce qu'est une multitude d'odeurs à celui de l'odorat.

La Statue ne distingue plusieurs bruits, qu'autant qu'ils se succèdent.

§. 3. Si au premier instant plusieurs bruits se font entendre ensemble à notre Statue, le plus fort enveloppera le plus foible ; & ils se mêleront si bien, qu'il n'en résultera pour elle qu'une simple maniere d'être, où ils se confondront.

S'ils se succèdent, elle con-  
point d'harmoniques. Le même *mi* & le même *sol*, qui sont les harmoniques de l'*ut* de l'un de ses violons, ne seront pas les harmoniques des *ut*, que les autres rendent. C'est donc la confusion de plusieurs sons, qui fait le bruit.



serve le souvenir de ce qu'elle a été. Elle distingue ses différentes manieres d'être, elle les compare, elle en juge, & elle en forme une suite, que sa mémoire retient dans l'ordre où elles ont été comparées, supposé que cette suite l'ait frappée à plusieurs reprises. Elle reconnoitra donc ces bruits, lorsqu'ils se succéderont encore ; mais elle ne les reconnoitra plus, lorsqu'ils se feront entendre en même tems. Il faut raisonner à ce sujet, comme nous avons fait sur les odeurs.

§. 4. Quant aux sons proprement dits, l'oreille étant organisée, pour en sentir exacte-

Il en est de même des sons.

ment les rapports, elle y apporte un discernement plus fin & plus étendu. Ses fibres semblent se partager les vibrations des corps sonores, & elle peut entendre distinctement plusieurs sons à la fois. Cependant il suffit de considérer qu'elle n'a pas tout ce discernement dans les hommes, qui ne sont point exercés à la Musique; pour être au moins convaincu que notre Statue ne distinguera pas au premier instant deux sons qu'elle entendra ensemble.

Mais les démêlera-t-elle, si elle les a étudiés séparément? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable;

véraisemblable : quoique son oreille soit par son mécanisme capable d'en faire la différence, les sons ont tant d'analogie entre eux, qu'il y a lieu de présumer, que n'étant pas aidée par les jugemens, qui accoutument à les rapporter à des corps différens, elle continuera encore à les confondre.

§. 5. Quoi qu'il en soit, les degrés de plaisir & de peine lui feront acquérir les mêmes facultés qu'elle a acquises avec l'odorat : mais il y a sur ce point quelques remarques particulières à faire.

Elle acquerra les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

§. 6. Premièrement, les plaisirs de l'oreille consistent plus

Les plaisirs de l'oreille consistent.

principale-  
ment dans  
l'harmonie.

particulièrement dans la suc-  
cession des sons, conformément  
aux regles de l'harmonie. Les  
désirs de notre Statue ne se  
borneront donc pas à avoir un  
son pour objet, & elle souhai-  
tera de redevenir un air entier.

Cette har-  
monie cause  
une émotion,  
qui ne sup-  
pose point d'i-  
dées acquises.

§. 7. En second lieu, ils ont  
un caractère bien différent de  
ceux de l'odorat. Plus propres  
à émouvoir que les odeurs, les  
sons donneront, par exemple,  
à notre Statue cette tristesse,  
ou cette joie, qui ne dépend  
point des idées acquises,  
& qui tiennent uniquement à  
certains changemens qui arri-  
vent au corps. (a)

(a) Il y a dans la Musique les plaisirs de

§. 8. En troisième lieu, ils commencent, ainsi que ceux de l'odorat, à la plus légère Sensation. Le premier bruit, quelque foible qu'il puisse être, est donc un plaisir pour notre Statue. Que le bruit augmente, le plaisir augmentera, & ne cessera que quand les vibrations offenseront le timpan.

Ces plaisirs sont, comme ceux de l'odorat, susceptibles de différens degrés.

imitation, lorsqu'elle imite le chant des oiseaux, le tonnerre, les tempêtes, nos soupirs, nos plaintes, nos cris de joie; & que par sa mesure elle invite notre corps à prendre les attitudes & les mouvemens des différentes passions. Notre Statue n'est pas faite pour ces sortes de plaisirs; parce qu'ils supposent des jugemens & des habitudes, dont elle n'est point capable. Mais indépendamment de cette imitation, la Musique transmet au cerveau des impressions, qui passent dans tout le corps, & qui y produisent des émotions, où notre Statue ne peut manquer de trouver du plaisir ou de la peine.

M. ij

Les plus  
vifs suppo-  
sent une o-  
reille exercée.

§. 9. Quant à la Musique ; elle lui plaira davantage , suivant qu'elle sera en proportion avec le peu d'exercice de son oreille. D'abord des chants simples & grossiers seront capables de la ravir. Si nous l'accoutumons ensuite peu à peu à de plus composés, l'oreille se fera une habitude de l'exercice, qu'ils demandent : elle connoîtra de nouveaux plaisirs.

Et tous, une  
oreille bien  
organisée.

§. 10. Au reste, ce progrès n'est que pour les oreilles bien organisées. Si les fibres ne sont point entre elles dans de certains rapports, l'oreille sera fautive, comme un instrument mal monté. Plus ce vice sera

considérable, moins elle sera sensible à la Musique : elle pourra même ne l'être pas plus qu'au bruit.

§. II. En quatrième lieu, le plaisir d'une succession de sons étant si supérieur à celui d'un bruit continu, il y a lieu de conjecturer, que si la Statue entend en même tems un bruit & un air, dont l'un ne domine point sur l'autre, & qu'elle a appris à connoître séparément, elle ne les confondra pas.

Si au premier moment de son existence, elle les avoit entendus ensemble, elle n'en eût pas fait la différence. Car nous savons par nous-mêmes, que

La Statue peut parvenir à distinguer un bruit & un chant, qui se font entendre ensemble.

nous ne démêlons dans les impressions des sens que ce que nous y avons pû remarquer ; & que nous n'y remarquons que les idées, auxquelles nous avons successivement donné notre attention. Mais si notre Statue, ayant été tour à tour un chant & le bruit d'un ruisseau, s'est fait une habitude de distinguer ces deux manières d'être, & de partager entre elles son attention ; elles sont, ce me semble, trop différentes pour se confondre encore, toutes les fois qu'elle les éprouve ensemble ; sur-tout si, comme je le suppose, aucune ne domine. Elle ne peut donc s'empêcher de



remarquer qu'elle est tout à la fois ce bruit & ce chant, dont elle se souvient, comme de deux modifications, qui se sont auparavant succédées.

Le principe sur lequel je fonde ce que je présume ici, recevra un nouveau jour dans la suite de cet Ouvrage; parce que j'aurai occasion de l'appliquer à des exemples encore plus sensibles. Nous verrons comment par la manière, dont nous jugeons de nos Sensations, nous n'y savons distinguer que ce que les circonstances nous ont appris à y remarquer; que tout le reste est confus à notre égard, & que

nous n'en conservons non plus d'idées, que si nous n'en avions eu aucun sentiment. C'est une des causes, qui fait qu'avec les mêmes Sensations, les hommes ont des connoissances si différentes. Ce germe est par-tout le même : mais il reste informe chez les uns ; il se développe, se nourrit, & s'accroît chez les autres.

Une suite de sons se tient mieux dans la mémoire, qu'une suite de bruits,

§. 12. Enfin, puisque les bruits sont à l'oreille, ce que les odeurs sont au nez, la liaison en sera dans la mémoire la même que celle des odeurs. Mais les sons ayant par leur nature, & par celle de l'organe, un lien beaucoup plus fort, la mémoire en conservera

DES SENSATIONS. 145  
conservera plus facilement la  
succession.

---

## CHAPITRE IX.

*De l'Odorat & de l'Ouïe réunis.*

§. 1. **D**ÈS que ces sens pris  
séparément, ne don-  
nent pas à notre Statue l'idée  
de quelque chose d'extérieur,  
ils ne la lui donneront pas  
davantage après leur réunion.  
Elle ne soupçonnera pas qu'elle  
ait deux organes différens.

Ces deux  
sens réunis ne  
donnent l'i-  
dée d'aucune  
chose exté-  
rieure.

§. 2. Si même au premier  
moment de son existence, elle  
entend des sons, & sent des  
odeurs, elle ne saura pas en-

D'abord la  
Statue ne dis-  
tingue pas les  
sons des o-  
deurs, qui  
viennent à el-  
le en même  
tems.

encore distinguer en elle deux manières d'être. Les sons & les odeurs se confondront, comme s'ils n'étoient qu'une modification simple. Car nous venons d'observer qu'elle ne distingue dans ses Sensations que les idées qu'elle a eu occasion de remarquer chacune en particulier.

Elle apprend  
ensuite à les  
distinguer.

§. 3. Mais si elle a considéré les Sensations de l'ouïe séparément de celles de l'odorat, elle sera capable de les distinguer, lorsqu'elle les éprouvera ensemble; car pourvu que le plaisir de jouir de l'une, ne la détourne pas entièrement du plaisir de jouir de l'autre, elle reconnoî-

tra qu'elle est tout à la fois ce qu'elle a été tour à tour. La nature de ces Sensations ne les porte pas à se confondre comme deux odeurs : elles different trop, pour n'être pas distinguées, au souvenir qui reste de chacune. C'est donc à la mémoire que la Statue doit l'avantage de distinguer les impressions, qui lui sont transmises à la fois par des organes différens.

§. 4. Alors il lui semble que son être augmente, & qu'il acquiert une double existence. Voilà donc bien du changement dans ses jugemens d'habitude; car avant la réunion de

Son être lui paroît acquérir une double existence.

l'ouïe à l'odorat, elle n'avoit point imaginé qu'elle pût être de deux manieres à la fois.

Sa mémoire est plus étendue qu'avec un seul sens.

§. 5. Il est évident qu'elle acquerra les mêmes facultés, que lorsqu'elle a eu séparément ces deux sens. Sa mémoire y gagnera, en ce que la chaîne des idées en sera plus variée & plus étendue. Tantôt un son lui rappellera une suite d'odeurs; tantôt une odeur lui rappellera une suite de sons. Mais il faut remarquer que ces deux especes de Sensations étant réunies, sont sujettes à la même loi qu'avant leur réunion; c'est-à-dire, que les plus vives peuvent quelques

fois faire oublier les autres, & empêcher qu'elles soient remarquées, au moment même qu'elles ont lieu.

§. 6. Il me semble encore que la Statue peut avoir plus Elle forme plus d'idées abstraites. d'idées abstraites qu'avec un seul sens. Elle ne connoissoit en général que deux manières d'être, l'une agréable, l'autre désagréable : mais actuellement qu'elle distingue les sons des odeurs, elle ne peut s'empêcher de les considérer, comme deux espèces de modification. Peut-être encore le bruit lui paroît-il si différent des sons harmonieux, que si on pouvoit lui faire comprendre que ses

Sensations lui sont transmises par des organes; elle pourroit bien imaginer avoir trois sens; un pour les odeurs, un autre pour le bruit, & un troisieme pour les sons harmonieux.

---

## C H A P I T R E X.

*Du Goût seul, & du Goût joint à l'Odorat & à l'Ouïe.*

La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat,

§. I. **N**E donnant de sensibilité qu'à l'intérieur de la bouche de notre Statue, je ne saurois lui faire prendre aucune nourriture : mais je suppose que l'air lui apporte à mon gré toutes for-



DES SENSATIONS. H-  
res de saveurs, & soit propre à  
la nourrir toutes les fois que  
je le jugerai nécessaire.

Elle acquerra les mêmes fa-  
cultés qu'avec l'ouïe ou l'odo-  
rat; & parce que la bouche est  
aux saveurs, ce que le nez est  
aux odeurs, & l'oreille au bruit;  
plusieurs saveurs réunies lui pa-  
roîtront comme une seule, &  
elle ne les distinguera, qu'au-  
tant qu'elles se succéderont.

§. 2. Le goût peut ordinai-  
rement contribuer plus que l'o-  
dorat, à son bonheur & à son  
malheur: car les saveurs affec-  
tent communément avec plus  
de force que les odeurs.

Le goût con-  
tribue plus  
que l'odorat  
& que l'ouïe,  
à son bon-  
heur & à son  
malheur.

Il y contribue même encore.

plus que les sons harmonieux; parce que le besoin de nourriture lui rend les faveurs plus nécessaires, & par conséquent les lui fait goûter avec plus de vivacité. La faim pourra la rendre malheureuse : mais dès qu'elle aura remarqué les Sensations propres à l'appaiser, elle y déterminera davantage son attention, les désirera avec plus de violence, & en jouira avec plus de délice.

Discerne  
ment qu'elle  
fait des Sen-  
sations qu'ils  
lui transmet-  
tent.

§. 3. Si nous réunissons le goût à l'ouïe & à l'odorat, la Statue parviendra à démêler les Sensations, qu'ils lui transmettent à la fois, lorsqu'elle aura appris à les connoître sé-

parément; pourvû néanmoins que son attention se partage à peu près également entre elles: ainsi voila son existence en quelque sorte triplée.

Il est vrai qu'il ne lui fera pas toujours aussi aisé de faire la différence d'une faveur à une odeur, que d'une faveur à un son. L'odorat & le goût ont une si grande analogie, que leurs Sensations doivent quelquefois se confondre. (a)

§. 4. Comme nous venons de voir que les faveurs doivent Le goût peut nuire aux autres sens.

(a) Il n'y a personne qui n'ait pu remarquer qu'il est quelquefois porté à attribuer à un mets, dont il mange, les odeurs qui frappent son odorat. Mais ce qui prouve encore cette analogie, c'est qu'on a plus de goût, à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

P'intéresser plus que toute autre Sensation; elle s'en occupera d'autant plus, que la faim fera plus grande. Le goût pourra donc nuire aux autres sens, jusqu'à la rendre insensible aux odeurs & à l'harmonie.

Avantages  
résultans de  
la réunion de  
ces sens.

§. 5. La réunion de ces sens étendra, & variera davantage la chaîne de ses idées, augmentera le nombre de ses desirs, & lui fera contracter de nouvelles habitudes.

Doute sur  
leurs effets.


§. 6. Cependant il est très-difficile de déterminer jusqu'à quel point la Statue pourra distinguer les manières d'être qu'elle leur doit. Peut-être son discernement est-il moins

étendu que je ne l'imagine, (a) peut-être l'est-il davantage. Pour en juger, il faudroit se mettre tout-à-fait à sa place, & se dépouiller entièrement de toutes ses habitudes : mais je ne me flatte pas d'y avoir toujours réussi.

L'habitude de rapporter chaque espece de Sensation à un organe particulier, doit beaucoup contribuer à nous en faire faire la différence : sans elle peut-être que nos Sensations seroient une espece de cahos pour nous. En ce cas, le discernement de la Statue seroit fort borné.

(a) C'étoit le sentiment de Mlle Ferrand.

Mais il faut remarquer que l'incertitude, ou la fausseté même de quelques conjectures, ne sauroit nuire au fond de cet Ouvrage. Quand j'observe cette Statue, c'est moins pour m'assurer de ce qui se passe en elle, que pour découvrir ce qui se passe en nous. Je puis me tromper, en lui attribuant des opérations, dont elle n'est pas encore capable; mais de pareilles erreurs ne tirent pas à conséquence, si elles mettent le Lecteur en état d'observer comment ces opérations s'exécutent en lui-même.



## CHAPITRE XI,

*D'un homme borné au sens  
de la Vûe.*

§. I. **I**L paroîtra sans doute Préjugé & considérations qui le combattent, extraordinaire à bien des Lecteurs de dire, que l'œil est par lui-même incapable de voir un espace hors de lui. Nous nous sommes fait une si grande habitude de juger, à la vûe des objets qui nous environnent, que nous n'imaginons pas comment nous n'en aurions pas jugé, au premier moment que nos yeux se sont ouverts à la lumière,

La raison a bien peu de force,

& ses progrès sont bien lents ; lorsqu'elle a à détruire des erreurs , dont personne n'a pû s'exempter ; & qui ayant commencé avec le premier développement des sens , cachent leur origine dans des tems , dont nous ne conservons aucun souvenir. D'abord on pense que nous avons toujours vû , comme nous voyons ; que toutes nos idées sont nées avec nous ; & nos premières années sont comme cet âge fabuleux des Poëtes , où l'on suppose que les Dieux ont donné à l'homme toutes les connoissances , qu'il ne se souvient pas d'avoir acquises par lui-même.



Si un Philosophe soupçonne que toutes nos connoissances pourroient bien tirer leur origine des sens, aussitôt les esprits se révoltent contre une opinion, qui leur paroît si étrange. Quelle est la couleur de la pensée, lui demande-t-on, pour venir à l'ame par la vûe? Quelle en est la saveur, quelle en est l'odeur, &c. pour être dûe au goût, à l'odorat? &c. Enfin, on l'accable de mille difficultés de cette sorte, avec toute la confiance, que donne un préjugé généralement reçu. Le Philosophe, qui s'est hâté de prononcer, avant d'avoir démêlé la génération de toutes nos

idées, est embarrassé ; & on ne doute pas que ce ne soit une preuve de la fausseté de son sentiment.

La Philosophie fait un nouveau pas : elle découvre que nos Sensations ne sont pas les qualités mêmes des objets, & qu'au contraire elles ne sont que des modifications de notre ame. Elle examine chaque Sensation en particulier ; & comme elle trouve peu de difficultés dans cette recherche, elle paroît à peine faire une découverte.

De-là il étoit aisé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes ; & que

que par conséquent un homme borné à l'odorat, n'eût été qu'odeur ; borné au goût, faveur ; à l'ouïe, bruit ou son ; à la vue, lumière & couleur. Alors le plus difficile eût été d'imaginer comment nous contractons l'habitude de rapporter au-dehors des Sensations, qui sont en nous. En effet, il paroît bien étonnant qu'avec des sens, qui n'éprouvent rien qu'en eux-mêmes, & qui n'ont aucun moyen pour soupçonner un espace au-dehors, on pût rapporter ses Sensations aux objets qui les occasionnent. Comment le sentiment peut-il s'étendre au-delà de l'organe,



qui l'éprouve, & qui le limite ?

Mais en considérant les propriétés du toucher, on eût reconnu qu'il est capable de découvrir cet espace, & d'apprendre aux autres sens à rapporter leurs Sensations aux corps qui y sont répandus. Dès-lors les personnes même, que le préjugé éloignoit davantage de cette vérité, eussent commencé à former au moins quelque doute. On seroit tombé d'accord qu'avec l'odorat, ou le goût, on ne se seroit crû qu'odeur, ou saveur. L'ouïe eût souffert un peu plus de difficulté, par l'habitude où nous

hommes d'entendre le bruit ,  
 comme s'il étoit hors de nous.  
 Mais ce sens a tant de peine à  
 juger des distances & des situa-  
 tions , & il s'y trompe si sou-  
 vent , qu'on fut enfin convenu ,  
 qu'il n'en juge point par lui-  
 même. On l'eût regardé comme  
 un élève , qui a mal retenu les  
 leçons du toucher.

Mais la vue , comment au-  
 ra-t-elle pû être instruite par le  
 tact , elle qui juge des distances  
 auxquelles il ne peut attein-  
 dre ; elle qui embrasse en un  
 instant des objets , qu'il ne par-  
 court que lentement , ou dont  
 même il ne peut jamais saisir  
 l'ensemble ?

L'analogie eût pû faire présumer qu'il doit en être d'elle, comme des autres sens : l'impression de la lumière, la Sensation étant toute dans les yeux, l'on pouvoit conjecturer qu'ils doivent ne voir qu'en eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont point encore appris à rapporter leurs Sensations au-dehors. En effet, s'ils ne voyoient que comme ils sentent, pourroient-ils soupçonner qu'il y a un espace, & dans cet espace des objets qui agissent sur eux ?

On eût donc supposé qu'ils n'ont par eux-mêmes connoissance que de la lumière & des couleurs ; & après avoir dans

cette hypothese rendu raison de tous les phénomènes, après avoir expliqué comment avec le secours du tact, ils parviennent à juger des objets qui sont dans l'espace; il n'eût manqué que des expériences, pour achever de détruire tous nos préjugés.

On doit rendre à M. Moli-neux la justice d'avoir le premier formé des conjectures sur la question que nous traitons. Il communiqua sa pensée à un Phil-losophe; c'étoit le seul moyen de se faire un Partisan. Locke convint avec lui qu'un aveu-gle-né, dont les yeux s'ouvri-roient à la lumière, ne distin-gueroit pas à la vûe un globe

d'un cube. Cette conjecture a depuis été confirmée par les expériences de M. Cheselden, auxquelles elle a donné occasion ; & il me semble qu'on peut aujourd'hui démêler à-peu-près ce qui appartient aux yeux, & ce qu'ils doivent au tact.

La Statue  
n'apperçoit  
les couleurs  
que comme  
des manieres  
d'être d'elle-  
même.

§. 2. Je crois donc être autorisé à dire que notre Statue ne voit que de la lumière & des couleurs, & qu'elle ne peut pas juger qu'il y a quelque chose hors d'elle.

Cela étant, elle n'apperçoit dans l'action des rayons que des manieres d'être d'elle-même. Elle est avec ce sens, comme



elle a été avec ceux, dont nous avons déjà examiné les effets; & elle acquiert les mêmes facultés.

§. 3. Si dès le premier instant elle apperçoit également plusieurs couleurs, il me semble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier: son attention trop partagée les embrasse confusément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler.

*Au premier instant elle les voit confusément.*

§. 4. L'œil est de tous les sens celui, dont nous connoissons le mieux le mécanisme. Plusieurs expériences nous ont appris à suivre les rayons de lumière jusques sur la rétine;

*Comment elle les distingue ensuite les unes après les autres.*

& nous savons qu'ils y font des impressions distinctes. A la vérité, nous ignorons comment ces impressions se transmettent par le nerf optique jusqu'à l'ame. Mais il paroît hors de doute, qu'elles y arrivent sans confusion : car l'Auteur de la nature auroit-il pris la précaution de les démêler avec tant de soin sur la rétine, pour permettre qu'elles se confondissent à quelques lignes au-delà ? Et si d'ailleurs cela arrivoit, comment l'ame apprendroit-elle jamais à en faire la différence ?

Les couleurs sont donc par leur nature des Sensations, qui tendent à se démêler ; & voici comment

comment j'imagine que notre Statue parviendra à en remarquer un certain nombre.

Parmi les couleurs, qui se répandent au premier instant dans son œil, & qui en occupent le fond ; il peut y en avoir une qu'elle distingue d'une manière particulière, qu'elle voit comme à part : ce sera celle à laquelle le plaisir déterminera son attention avec un certain degré de vivacité. Si elle ne la remarquoit pas plus que les autres, elle ne la démêleroit point encore. C'est ainsi que nous ne discernerions rien dans une campagne, où nous vou-

drions tout voir à la fois & également.

Si elle en pouvoit considérer avec la même vivacité deux ensemble, elle les remarqueroit avec la même facilité qu'une seule; si elle en pouvoit considérer trois de la sorte, elle les remarqueroit également. Mais c'est de quoi elle ne me paroît pas encore capable; il faut que le plaisir de les considérer l'une après l'autre, la prépare au plaisir d'en considérer plusieurs à la fois.

Il est vraisemblable qu'elle est par rapport à deux ou trois couleurs, qui s'offrent à elle

avec quantité d'autres ; comme nous sommes nous-mêmes par rapport à un tableau un peu composé, & dont le sujet ne nous est pas familier. D'abord nous en appercevons les détails confusément. Ensuite nos yeux se fixent sur une figure, puis sur une autre ; & ce n'est qu'après les avoir remarquées successivement, que nous parvenons à juger de toutes ensemble.

La vue confuse du premier coup d'œil n'est pas l'effet d'un nombre d'objets absolu & déterminé ; en sorte que ce qui est confus pour moi, doive l'être pour tout autre. Elle est

l'effet d'une multitude trop grande par rapport au peu d'exercice de mes yeux. Un Peintre & moi nous voyons également toutes les parties d'un tableau : mais tandis qu'il les démêle rapidement , je les découvre avec tant de peine , qu'il me semble que je voye à chaque instant ce que je n'avois point encore vu.

Ainsi donc qu'il y a dans ce tableau plus de choses distinctes pour ses yeux , & moins pour les miens ; notre Statue , parmi toutes les couleurs , qu'elle voit au premier instant , n'en peut vraisemblablement remarquer qu'une seule , puisque ses yeux

n'ont point encore été exercés.

Alors, quoique d'autres couleurs se répandent distinctement sur la rétine, & que par conséquent elle les voye ; elles sont aussi confuses à son égard, que si elles se confondoient réellement.

Tant qu'elle est toute entière à la couleur qu'elle remarque, elle n'a donc proprement aucune connoissance des autres.

Cependant les yeux se fatiguent, soit parce que cette couleur agit avec vivacité, soit parce qu'ils ne sauroient demeurer sans quelque effort dans la situation qui les fixe sur elle. Ils en changent donc par un mou-

vement machinal : ils en changent encore , s'ils sont par hazard frappés d'une couleur trop vive pour leur plaire ; & ils ne s'arrêtent, que lorsqu'ils en rencontrent une qui leur est plus agréable, parce qu'elle est un repos pour eux.

Après quelque tems ils se fatiguent encore , & ils passent à une couleur moins vive. Ainsi ils arriveront par degrés à mettre leur plus grand plaisir à ne remarquer que du noir. Enfin, la lassitude peut être portée à un tel point, qu'ils se fermeront tout-à-fait à la lumière.

Si notre Statue ayant démêlé les couleurs dans cet ordre succés-



sif, n'en pouvoit jamais remarquer plusieurs en même tems, elle seroit précisément avec la vûe, comme elle a été avec l'odorat. Car quoique jusqu'ici elle en ait toujours vû plusieurs ensemble, toutes celles qu'elle n'a pas remarquées, sont à son égard, comme si elle ne les avoit point vûes : elle n'en peut tenir aucun compte. Mais il me paroît qu'elle doit apprendre à en démêler plusieurs à la fois.

§. 5. Le rouge, je le suppose, est la première couleur, qui l'a frappée davantage, & qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il chan-

Comment elle en discerne plusieurs à la fois.

ge de situation, & il rencontre une autre couleur, du jaune, par exemple : elle se plaît à cette nouvelle maniere d'être ; mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaisir qu'il lui a fait. Son attention se partage donc entre ces deux couleurs : si elle remarque le jaune, comme une maniere d'être qu'elle éprouve actuellement ; elle remarque le rouge, comme une maniere d'être qu'elle a éprouvée.

Mais le rouge ne peut pas attirer son attention, & continuer de ne lui paroître que comme une maniere d'être, qui n'est plus ; si la Sensation, comme je le suppose, lui en est aussi

présente que celle du jaune. Après s'être rappelé qu'elle a été rouge & jaune successivement ; elle remarque donc qu'elle est rouge & jaune tout à la fois :

Qu'ensuite son œil fatigué se porte sur une troisième couleur, sur du vert, par exemple ; son attention déterminée à cette manière d'être, se détourne des deux premières. Cependant elle n'y est pas déterminée, au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge & le jaune, comme deux manières d'être, qui ont précédé.

Ce souvenir prend sur l'attention, à proportion que l'organe, fixé sur le verd, se fatigue. Insensiblement il y a à peu près autant de part que la couleur actuellement remarquée : ainsi la Statue démêle qu'elle a été du rouge & du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle est du verd. Dès-lors elle remarque qu'elle est tout à la fois ces trois couleurs. Et comment se borneroit-elle à en considérer deux comme passées; lorsque ces Sensations sont toutes trois en même tems dans ses yeux, & qu'elles y sont d'une maniere distincte?

C'est donc par le secours de

la mémoire que l'œil parvient à remarquer jusqu'à deux ou trois couleurs, qui se présentent ensemble. Si lorsqu'il remarque la seconde, la première s'oublie totalement, jamais il ne parviendrait à juger qu'il est tout à la fois de deux manières. Mais dès-que le souvenir en reste, l'attention se partage entre l'une & l'autre; & aussitôt qu'il a remarqué qu'il a été successivement de deux manières, il juge qu'il est de deux tout à la fois.

§. 6. Comme nous lui avons appris à connoître successivement trois couleurs, nous lui apprendrons à en connoître un

Bornes de son discernement à ce sujet.

plus grand nombre. Mais dans toute cette succession il ne s'en représentera jamais que trois distinctement : car les idées de notre Statue sur les nombres ne sont pas plus étendues, qu'elles l'étoient avec l'odorat.

Si nous lui offrons ensuite toutes ces couleurs ensemble, elle n'en démêlera également que trois à la fois, & elle ne pourra déterminer le nombre des autres. Ayant démontré que l'œil a besoin de la mémoire pour les distinguer, il est hors de doute qu'il n'en distinguera pas plus que la mémoire même.

Elle a avec  
ce sens un

§. 7. Notre Statue portant la  
vue d'une couleur à une autre,

ne jouit pas toujours de la manière d'être, qu'elle se souvient lui avoir été plus agréable. Son imagination faisant effort, pour lui représenter vivement l'objet de son désir, ne peut manquer d'agir sur les yeux. Elle y produit donc à leur insçu un mouvement, qui leur fait parcourir plusieurs couleurs, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré celle qu'ils cherchent. La Statue a par conséquent avec ce sens un moyen de plus qu'avec les précédens, pour obtenir la jouissance de ce qu'elle désire. Il se pourra même qu'ayant d'abord retrouvé, comme par hasard, une couleur, ses yeux

moyen de plus pour se procurer ce qu'elle désire.

prennent l'habitude du mouvement propre à la leur faire retrouver encore : & cela arrivera , pourvû que les objets qui leur sont présens , ne changent pas de situation.

Comment  
elle se sent en  
quelque sorte  
étendue.

§. 8. Les couleurs se distinguent à nos yeux , parce qu'elles paroissent former une surface , dont elles occupent chacune une partie. Notre Statue jugeant qu'elle est tout à la fois plusieurs couleurs , se sentirait-elle donc comme une espèce de surface colorée ?

Avec les autres sens nous l'avons vûe odeur , son , saveur , c'étoit là une existence bien légère : actuellement elle de-



viendroit une espece de surface ; cette existence seroit bien légère encore ; mais elle n'est pas même une surface.

L'idée de l'étendue suppose la perception de plusieurs choses les unes hors des autres. Or on ne peut refuser cette perception à la Statue ; car elle sent qu'elle se répète hors d'elle-même, autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle est le rouge, elle se sent hors du verd ; en tant qu'elle est le verd, elle se sent hors du rouge ; & ainsi du reste,

Mais pour avoir l'idée distincte & précise d'une gran-

deur, il faut voir comment les choses apperçues les unes hors des autres, se lient, se terminent mutuellement ; & comment toutes ensemble elles ont des bornes qui les circonscrivent.

Or le *moi* de la Statue ne fauroit se sentir circonscrit dans des limites ; il faudroit pour cela qu'il connût quelque chose hors de lui-même,

Mais ne pourra-t-il pas se sentir au moins terminé dans une couleur ? Qu'il soit modifié par une surface bleue lisérée de blanc , ne s'apercevra-t-il pas comme un bleu terminé ? On seroit d'abord tenté de le croire ;

croire ; cependant le sentiment contraire est beaucoup plus vraisemblable.

La Statue ne peut se sentir étendue à l'occasion de cette surface , qu'autant que chaque partie lui donne la même modification : chacune doit produire la Sensation du bleu. Mais si elle est modifiée de la même manière par un pied de cette surface , par un pouce , par une ligne , &c. elle ne peut pas se représenter dans cette modification une grandeur plutôt qu'une autre. Elle ne s'en représente donc aucune. Une Sensation de couleur ne porte donc pas avec elle une idée d'étendue.

Il est vrai que cette Sensation est répétée autant de fois qu'il y a de parties sensibles sur cette surface : mais répétée plusieurs fois , ou produite une seule , elle n'est jamais qu'une même maniere d'être ; & la Statue ne sauroit se douter de cette répétition. Chaque couleur ne lui paroîtra étendue , que quand le tact ayant instruit la vue , ses yeux se feront fait une habitude de rapporter sur toutes les parties d'une surface la modification simple & unique , qu'elles répètent chacune dans l'être sentant. Mais actuellement qu'elle ne regarde une couleur , que comme une de ses manie-

DES SENSATIONS. 187  
res d'être , je n'imagine pas  
comment elle pourroit la sen-  
tir étendue.

Nous n'avons point de terme,  
pour rendre avec précision le  
sentiment, qu'a d'elle-même la  
Statue modifiée par plusieurs  
couleurs à la fois. Mais enfin  
elle connoît qu'elle existe de  
plusieurs manières ; elle s'ap-  
perçoit en quelque sorte com-  
me un point coloré, au-delà du-  
quel il en est d'autres, où elle  
se retrouve ; & à cet égard on  
peut dire qu'elle se sent éten-  
due. Mais puisqu'elle ne peut  
pas déterminer le nombre des  
couleurs qui la modifient en  
même tems, puisque ces cou-

leurs ne se terminent point mutuellement, & que toutes ensemble elles ne sauroient être circonscrites; il faut conclure que le sentiment qu'elle a de son étendue est vague; qu'il ne marque de bornes nulle part. Elle se sent comme un être, qui se multiplie sans fin; & ne connoissant rien au-delà, elle est, par rapport à elle, comme si elle étoit immense: elle est par-tout, elle est tout.

Il n'a point  
d'idée de fi-  
gure.

§. 9. Dans une idée aussi imparfaite de l'étendue, on ne sauroit se représenter aucune trace de figures, aucune grandeur terminée. Cela est évident. Mais quand même on

supposeroit , contre ce que nous venons de dire , que chaque couleur , considérée comme une modification de l'ame , peut représenter une étendue figurée , il me semble que la Statue ne se feroit encore l'idée d'aucune figure.

Pour en être convaincu , il faut se rappeler le principe , que nous avons établi , & qui est constaté par notre expérience. C'est que nous n'avons pas toutes les idées que nos Sensations renferment ; nous n'avons que celles que nous y faisons remarquer. Ainsi nous voyons tous les mêmes objets ; mais parce que nous n'avons

pas le même plaisir, le même intérêt à les observer, nous en avons chacun des idées bien différentes. Vous remarquez ce qui m'échappe, & souvent lorsque vous en pouvez rendre un compte exact, je suis moi-même comme si je n'avois rien vu.

Or la lumière & les couleurs étant le côté le plus sensible, par où la Statue se connoît, par où elle jouit d'elle-même; elle fera plus portée à considérer ses modifications, comme éclairées & colorées, que comme figurées. Toute occupée à juger des couleurs par les nuances, qui les distinguent, elle ne pensera donc pas aux différentes



DES SENSATIONS. 191  
manières, dont nous les sup-  
posons terminées.

D'ailleurs il ne suffit pas à  
l'œil de voir toute une figure ;  
pour s'en former une idée ;  
comme il lui suffit de voir une  
couleur, pour la connoître. Il  
ne fait l'ensemble de la plus  
simple, qu'après en avoir par-  
couru toutes les parties. Il lui  
faut un jugement pour chacune  
en particulier, & un autre ju-  
gement pour les réunir : il faut  
se dire, voilà un côté, en voilà  
un second, en voilà un troi-  
sième ; voilà l'intervalle qui les  
sépare ; & de tout cela résulte  
ce triangle.

Ainsi donc que les yeux n'ont

appris à démêler trois couleurs à la fois, que parce que les ayant considérées successivement, ils les remarquent dans l'impression qu'elles font ensemble : de même ils n'apprendront à démêler les trois côtés d'un triangle, qu'autant que les ayant remarqués l'un après l'autre, ils les remarqueront tous ensemble, & jugeront de la manière dont ils se réunissent. Mais c'est là un jugement que la Statue n'aura point occasion de former.

Les figures, nous le supposons, sont renfermées dans les Sensations qu'elle éprouve. Mais notre expérience nous dé-

montre

montre assez que nous n'avons pas toutes les idées que nos Sensations portent avec elles. Nos connoissances se bornent uniquement aux idées que nous avons appris à remarquer ; nos besoins sont la seule cause qui détermine notre attention aux unes plutôt qu'aux autres ; & celles qui demandent un plus grand nombre de jugemens, sont aussi celles que nous acquérons les dernières. Or je n'imagine pas quelle sorte de besoin pourroit engager notre Statue à former tous les jugemens nécessaires, pour avoir l'idée de la figure la plus simple.

D'ailleurs quel heureux bat

fard régleroit le mouvement de  
 ses yeux ; pour leur en faire sui-  
 vre le contour ? Et lors même  
 qu'ils le suivroient , comment  
 pourroit-elle s'assurer de ne pas  
 passer continuellement d'une fi-  
 gure à une autre ? A quoi pour-  
 ra-t-elle juger que trois côtés,  
 qu'elle a vûs l'un après l'autre ,  
 forment un triangle ? Il est bien  
 plus vraisemblable que sa vûe  
 obéissant uniquement à l'action  
 de la lumière ; errera dans un  
 cahos de figures : tableau mou-  
 vant ; dont les parties lui écha-  
 pent tour à tour .

Il est vrai que nous ne re-  
 marquons pas les jugemens que  
 nous portons , pour saisir l'ess-

semble d'un cercle, ou d'un quarré. Mais nous ne remarquons pas davantage ceux qui nous font voir les couleurs hors de nous. Cependant il sera démontré que cette apparence est l'effet de certains jugemens que l'habitude nous a rendu familiers. Qu'on nous offre un tableau fort composé, l'étude que nous en faisons, ne nous échappe pas : nous nous apercevons que nous comptons les personnages, que nous en parcourons les attitudes, les traits, que nous portons sur toutes ces choses une suite de jugemens, & que ce n'est qu'après toutes ces opérations, que nous les embras-

sons d'un même coup d'œil. Or les yeux de notre Statue seroient obligés de faire, pour voir une figure entière, ce que les nôtres font, pour voir un tableau entier. Nous l'avons fait sans doute nous-mêmes la première fois que nous avons appris à voir un carré. Mais aujourd'hui la rapidité avec laquelle nous en parcourons par habitude les côtés, ne nous permet plus de nous appercevoir de la suite de nos jugemens. Il est raisonnable de penser, que lorsque nos yeux n'étoient point exercés, ils ont été dans la nécessité de se conduire, pour voir les objets les plus

simples, comme ils se conduisent actuellement, pour en voir de plus composés.

§. 10. Nous ne jugeons des situations, que parce que nous voyons les objets dans un lieu, où ils occupent chacun un espace déterminé; & nous ne jugeons du mouvement, que parce que nous les voyons changer de situation. Or la Statue ne sauroit rien observer de semblable dans les Sensations qui la modifient. Si c'est au tact à donner de l'étendue à chaque couleur, c'est encore à lui à leur donner la propriété de représenter des situations & du mouvement.

Elle n'a point d'idée de situation, ni de mouvement.

N'ayant qu'une idée confuse & indéterminée d'étendue , privée de toute idée de figure , de lieu , de situation & de mouvement , la Statue sent seulement qu'elle existe de bien des manières. Si plusieurs objets changent de place , sans paroître à ses yeux , elle continue d'être les mêmes couleurs qu'elle étoit auparavant. Le seul changement qu'elle peut éprouver , c'est d'être plus sensiblement tantôt l'une tantôt l'autre , suivant les différentes situations , par où le mouvement fait passer les objets : étant tout à la fois , par exemple , le jaune , le pourpre & le blanc ; elle



fera dans un moment plus de  
jaune ; dans un autre , plus le  
pourpre ; & dans un troisieme ,  
plus le blanc.

## CHAPITRE XII.

*De la Vûe avec l'Odorat , l'Ouïe  
& le Goût.*

§. I. **L**A réunion de la vûe , Effets pro-  
duits par la  
réunion de ces  
sens. de l'odorat , de l'ouïe  
& du goût , augmente le nom-  
bre des manieres d'être de no-  
tre Statue : la chaîne de ses  
idées en est plus étendue &  
plus variée : les objets de son  
attention , de ses desirs & de sa  
jouissance se multiplient ; elle

remarque une nouvelle classe de ses modifications, & il lui semble qu'elle apperçois en elle une multitude d'êtres tout différens. Mais elle continue à ne voir qu'elle, & rien ne la peut encore arracher à elle-même, pour la porter au-dehors.

*Ignorance,  
d'où la Statue  
ne peut sortir.*

§. 2. Elle ne soupçonne donc pas qu'elle doive ses manières d'être à des causes étrangères; elle ignore qu'elles lui viennent par quatre Sens. Elle voit, elle sent, elle goûte, elle entend, sans sçavoir qu'elle a des yeux, un nez, une bouche, des oreilles: elle ne fait pas qu'elle a un corps. Enfin, elle ne remarque qu'elle éprouve ensemble

ces différentes especes de Sensations , qu'après les avoir étudiés séparément.

§. 3. Si, supposant qu'elle est continûment la même couleur, nous faisons succéder en elle les odeurs, les saveurs & les sons, elle se regarderoit comme une couleur, qui est successivement odoriférante, savoureuse & sonore. Elle se regarderoit comme une odeur savoureuse, sonore & colorée, si elle étoit constamment la même odeur; & il faut faire la même observation sur toutes les suppositions de cette espece. Car c'est dans la maniere d'être, où elle se retrouve toujours, qu'elle

Jugemens  
qu'elle pour-  
roit porter.

doit sentir ce *moi*, qui lui paroît le sujet de toutes les modifications, dont elle est susceptible.

Or, quand nous sommes portés à regarder l'étendue, comme le sujet de toutes les qualités sensibles, est-ce parce qu'en effet elle en est le sujet; ou seulement parce que cette idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par tout où les autres sont; & étant la même, quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée, sans l'être?

De même, quand des Philosophes assurent qu'il n'y a que de l'étendue, est-ce qu'il n'existe

point d'autre substance ? Est-ce même que l'étendue en est une ? Ou n'en jugent-ils ainsi que parce que cette idée leur est familière , & qu'ils la retrouvent par-tout ? La Statue auroit autant de raison de croire qu'elle n'est qu'une couleur, ou qu'une odeur ; & que cette couleur, ou cette odeur est son être, sa substance. Mais ce n'est pas le lieu de m'arrêter sur de pareils systèmes ; & c'est assez les réfuter , que de faire voir qu'ils ne sont pas mieux fondés que les jugemens que nous venons de faire porter à notre Statue.





# TRAITÉ DES SENSATIONS.

## SECONDE PARTIE.

*Du Toucher, ou du seul Sens, qui  
juge par lui-même des  
Objets extérieurs.*

### CHAPITRE I.

*Du moindre degré de Sentiment, où l'on  
peut réduire un homme borné  
au Sens du Toucher.*

Sentiment  
fondamental  
de la Statue.

§. I.



NOTRE Statue,  
privée de l'odo-  
rat, de l'ouïe,  
du goût, de la  
vue, & bornée au sens du

## DES SENSATIONS. 205

toucher, existe d'abord par le sentiment qu'elle a de l'action des parties de son corps les unes sur les autres, & sur-tout des mouvemens de la respiration : voilà le moindre degré de sentiment, où l'on puisse la réduire. Je l'appellerai *sentiment fondamental* ; parce que c'est à ce jeu de la machine que commence la vie de l'animal ; elle en dépend uniquement,

§. 2. Etant exposée ensuite aux impressions de l'air environnant, & de tout ce qui peut la heurter, son sentiment fondamental est susceptible de bien des modifications dans toutes les parties du corps.

Il est susceptible de modifications.

Il est la même chose que le moi.

§. 3. Enfin, nous remarquons qu'elle pourroit dire *moi*, aussitôt qu'il est arrivé quelque changement à son sentiment fondamental. Ce sentiment & son *moi* ne sont, par conséquent, dans l'origine qu'une même chose; & pour découvrir ce dont elle peut être capable avec le seul secours du tact, il suffit d'observer les différentes manières, dont le sentiment fondamental, ou le *moi*, peut être modifié,





## CHAPITRE II.

*Cet homme borné au moindre degré  
de sentiment, n'a aucune idée  
d'étendue, ni de mouvement.*

§. I. **S**I notre Statue n'est frappée par aucun corps,

Existence  
bornée au sen-  
timent fondam-  
ental.

& si nous la plaçons dans un air tranquille, tempéré, & où elle ne sente ni augmenter, ni diminuer sa chaleur naturelle; elle sera bornée au sentiment fondamental, & elle ne connoîtra son existence que par l'impression confuse, qui résulte du mouvement, auquel elle doit la vie,

Ce senti-  
ment ne don-  
ne aucune i-  
dée d'éten-  
due.

§. 2. Ce sentiment est uni-  
forme, & par conséquent sim-  
ple à son égard; elle n'y sau-  
roit remarquer les différentes  
parties de son corps. Elle ne  
les sent donc point les unes hors  
des autres. Elle est, cõme si  
elle n'existoit que dans un  
point, & il ne lui est pas enco-  
re possible de découvrir qu'elle  
est étendue. (a)

(a) Nous pouvons nous en convaincre, en  
observant ce qui se passe en nous-mêmes.

Une douleur uniforme, qui m'affecte tout  
le bras, je ne la juge étendue, que parce  
que je la rapporte à une chose que je sens  
être étendue.

L'usage que je fais de mon bras, m'ap-  
prend à remarquer différentes parties dans sa  
longueur; mais il ne m'apprend pas égale-  
ment à remarquer les différentes parties de  
son diametre. Aussi je juge bien mieux de sa  
longueur que du volume, qu'occupe un sen-

§. 3. Rendons ce sentiment Devenu plus vif, il n'en donne point encore.  
 plus vif, mais conservons-lui  
 son uniformité; échauffons, par  
 exemple, l'air, ou refroidissons-

timent douloureux. Je fais s'il s'étend jus-  
 qu'au coude, ou jusqu'au poignet; & j'i-  
 gnore s'il affecte le quart, le tiers, la moi-  
 tié de la grosseur du bras, ou davantage.

Une infinité d'expériences peuvent con-  
 firmer qu'on sent la douleur, comme  
 dans un point, toutes les fois qu'on la rap-  
 porte à une partie, qu'on ne s'est pas fait  
 une habitude de mesurer. Pour découvrir,  
 par exemple, l'espace, qu'occupe une dou-  
 leur, qu'on sent au milieu de la cuisse, il le  
 faut parcourir avec la main; il n'en est pas  
 de même, si elle s'étend du genou à la han-  
 che; parce que ce sont là deux points que  
 nous savons être distans.

Ce n'est donc pas un sentiment uniforme;  
 qui nous donne l'idée de l'étendue de notre  
 corps: mais c'est la connoissance du volume  
 de notre corps, qui nous fait attribuer de l'é-  
 tendue à un sentiment uniforme.

Notre Statue réduite au moindre degré de  
 sentiment, n'a de tout son corps qu'un sen-  
 timent uniforme; elle ne sait donc pas qu'elle  
 est étendue.

le: elle aura de tout son corps une Sensation égale de chaud, ou de froid; & je ne vois pas qu'il en résulte autre chose, si non qu'elle sentira plus vivement son existence. Car une seule Sensation, quelque vive qu'elle soit, ne peut pas donner une idée d'étendue à un être, qui ne sachant pas qu'il est étendu lui-même, n'a pas appris à étendre cette Sensation, en la rapportant aux différentes parties de son corps.

Par conséquent si notre Statue ne vivoit que par une suite de sentimens uniformes, elle seroit aussi bornée dans ses opérations & dans ses connoissan-

ces, qu'elle l'a été avec le sens de l'odorat.

§. 4. Si je la frappe successivement à la tête & aux pieds, je modifie à diverses reprises son sentiment fondamental : mais ces modifications sont elles-mêmes uniformes. Aucune ne lui peut donc faire remarquer qu'elle est étendue. On demandera peut-être ; si étant frappée tout à la fois à la tête & aux pieds, elle ne sentira pas que ces modifications sont distantes.

Il peut même n'en pas donner, quoique modifié.

Lorsque je la touche, ou la Sensation qu'elle éprouve, occupe si fort sa capacité de sentir, qu'elle attire l'attention

soute entière ; ou l'attention continue encore de se porter au sentiment fondamental des autres parties. Dans le premier cas, notre Statue ne sauroit se représenter un intervalle entre sa tête & ses pieds ; car elle ne remarque point ce qui les sépare. Dans le second, elle ne le peut pas davantage ; puisque le sentiment fondamental ne donne aucune idée d'étendue.

Dans cet état la Statue n'a point d'idée de mouvement.

§. 5. J'agite son bras, & son bras reçoit une nouvelle modification : acquerra-t-elle donc une idée de mouvement ? non, sans doute, car elle ne fait pas encore qu'elle a un bras, qu'il occupe un lieu, ni qu'il en

peut changer. Ce qui lui arrive en ce moment, c'est de sentir plus particulièrement son existence dans la Sensation que je lui donne, sans jamais pouvoir se rendre raison de ce qu'elle éprouve.

Il en sera de même, si je la transporte dans les airs. Tout alors se réduit en elle à une impression, qui modifie le sentiment fondamental tout entier; & elle ne peut encore apprendre qu'elle a un corps qui se meut.



---



---

### CHAPITRE III.

*Comment cet homme demeurant immobile, commence à se sentir en quelque sorte étendu.*

La Statue ne démêle les Sensations, qu'elle éprouve à la fois; qu'après les avoir remarquées successivement.

§. I. **Q**UE le sentiment de notre Statue cesse d'être uniforme; & modifications-le en même tems avec la même vivacité, mais différemment dans toutes les parties de son corps; il me paroît qu'elle n'aura point encore d'idée d'étendue. Ces Sensations venant à la fois, il en résulte un sentiment confus, où la Statue ne les sauroit démêler; parce que



ne les ayant pas encore remarquées l'une après l'autre, elle n'a pas appris à en remarquer plusieurs ensemble.

Mais si la chaleur & le froid se font sentir successivement, elle les distinguera, & conservera une idée de chacun de ces sentimens. Qu'ensuite elle les éprouve ensemble, elle comparera l'impression qu'elle sent avec les idées que la mémoire lui rappelle; & elle reconnoîtra qu'elle est tout à la fois de deux manieres différentes.

Nous pouvons également lui donner des idées de plusieurs autres especes de plaisir & de douleur: car à mesure qu'elle ap-

prendra à remarquer des Sensations qui se succedent, elle s'accoutumera à les remarquer, lorsqu'elles viennent plusieurs ensemble; & elle parviendra même à en démêler au même instant un si grand nombre, qu'il ne lui sera pas possible de le déterminer.

Supposons, par exemple; qu'elle sente en même tems de la chaleur à un bras, du froid à l'autre, une douleur à la tête, un chatouillement aux pieds, un frémissement dans les entrailles, &c. je crois qu'elle remarquera ces manieres d'être; pourvû qu'elle les ait connues séparément, & qu'aucune ne dominante

dominant sur les autres, l'attention se partage également entre elles. Il faut appliquer ici les principes, que nous avons établis, en parlant de la vue.

§. 2. Or elle ne peut avoir ensemble toutes ces Sensations, <sup>Sentiment</sup> qu'elle a de <sup>son</sup> étendue. les distinguer, & les remarquer, qu'elle ne les apperçoive en quelque sorte les unes hors des autres. En effet, si le sentiment, tant qu'il a été uniforme, & si les Sensations, tant qu'elles n'ont pu se démêler, l'ont privée de toute idée d'étendue; elles ne l'en privent pas absolument, lorsque cette uniformité & cette confusion cessent.

Mais cette idée, comme nous

l'avons remarqué ailleurs , est tout-à-fait vague. La Statue n'apperçoit pas une grandeur absolue ; car nous ne connoissons point de pareille grandeur : elle n'apperçoit pas non plus une grandeur relative ; car elle n'a pas fait les comparaisons nécessaires à cet effet. Cette idée n'est donc pour elle que la perception de plusieurs manières d'être , qui coexistent , & qui se distinguent ; perception dans laquelle elle ne sauroit trouver la notion d'aucun corps ; parce que n'ayant encore rien touché ; elle ne fait pas que ses manières d'être tiennent à une matière solide.

## CHAPITRE IV.

*Comment cet homme ayant l'usage de ses mains, commence à découvrir son corps, & apprend qu'il y a quelque chose hors de lui.*

§. I. **J**E donne l'usage de ses mains à notre Statue : Le bras de la Statue se meut.

mais quelle cause l'engagera à les mouvoir ? Ce ne peut pas être le dessein de s'en servir. Car elle ne fait pas encore qu'elle est composée de parties, qui peuvent se replier les unes sur les autres, ou se porter sur les objets extérieurs. Il faudra donc qu'une impression vive de

plaisir ou de douleur contractant les muscles, elle agite ses bras, sans se proposer de les agiter, sans avoir même aucune idée de ce qu'elle fait.

Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps.

§ 2. Je suppose qu'obéissant à ce mouvement machinal, elle porte la main sur elle-même; il est évident qu'elle ne découvrira qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en distinguera les différentes parties, & qu'elle se reconnoitra dans chacune pour le même être sentant.

Or elle doit les distinguer à la Sensation de résistance ou de solidité, qu'elles se donnent mutuellement, toutes les fois qu'elles se touchent. Si portant

une main chaude sur une partie froide de son corps, elle n'éprouvoit pas cette Sensation de solidité, rien ne l'avertiroit que le chaud & le froid appartiennent à des parties différentes; elle se sentiroit dans ses manières d'être, sans y trouver aucune consistance. Mais dès que la Sensation de solidité se joint aux deux autres, elle sent en elle quelque chose de solide & de chaud, qui résiste à quelque chose de solide & de froid.

Tant qu'elle a été immobile, elle n'a pu avoir aucune idée de cette résistance: la solidité de son corps ne lui donnoit que le

sentiment uniforme, que nous nommons pesanteur. Mais dès qu'elle se meut, se touche, ou saisit d'autres objets, elle sent de la résistance & de la solidité. Or, cette Sensation est propre à lui faire distinguer les choses, parce qu'au lieu d'être uniforme, elle est modifiée différemment par le dur, le mou, le rude, le poli; en un mot, par toutes les impressions; dont le tact nous rend susceptibles; & elle est propre encore à les lui faire distinguer comme étendues; parce qu'elle les lui représente comme étant nécessairement dans des lieux différens; dès que deux choses sont soli-



des, chacune exclut l'autre du lieu qu'elle occupe.

Par conséquent, pour donner du corps aux manières d'être, il suffit que des organes mobiles & flexibles ajoutent à chacune cette résistance & cette solidité. Telle est sur-tout la main: dès qu'elle touche, elle a une Sensation de solidité, qui enveloppe toutes les autres Sensations qu'elle éprouve, qui les renferme dans de certaines bornes, qui les mesure, qui les circonscrit. C'est donc à cette Sensation que commencent pour la Statue, son corps, les objets & l'espace.

§. 3. Elle apprend à connoître A quoi elle

reconnoît  
sic.

le tre son corps, & à se reconnoître dans toutes les parties qui le composent; parce qu'aussitôt qu'elle porte la main sur une d'elles, le même être sentant se répond en quelque sorte de l'une à l'autre; *c'est moi*. Qu'elle continue de se toucher, partout la Sensation de solidité mettra de la résistance entre les manieres d'être, & par-tout aussi le même être sentant se répondra, *c'est moi, c'est encore moi*. Il se sent dans toutes les parties du corps. Ainsi il ne lui arrive plus de se confondre avec ses modifications, & de se multiplier comme elles: il n'est plus la chaleur & le froid, mais

il sent la chaleur dans une partie, & le froid dans une autre.

§. 4. Tant que la Statue ne porte les mains que sur elle-même ; elle est à son égard , comme si elle étoit tout ce qui existe. Mais si elle touche un corps étranger , le *moi* , qui se sent modifié dans la main , ne se sent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi* , elle ne reçoit pas la même réponse. La Statue juge par là ses manières d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a formé son corps , elle en forme tous les autres objets. La Sensation de solidité , qui leur a donné de la consistance dans un cas ,

Comment  
elle découvre  
qu'il y en a  
d'autres.

leur en donne aussi dans l'autre ; avec cette différence , que le *moi* , qui se répondoit , cesse de se répondre.

A quoi se  
réduit l'idée  
qu'elle a des  
corps.

§. 5. Elle n'apperçoit donc pas les corps en eux-mêmes ; elle n'apperçoit que ses propres Sensations. Quand plusieurs Sensations distinctes & coexistantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes , où le *moi* se répond à lui-même , elle prend connoissance de son corps ; quand plusieurs Sensations distinctes & coexistantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes , où le *moi* ne se répond pas , elle a l'idée d'un corps différent du

lien: Dans le premier cas, les Sensations continuent d'être des qualités à elle; dans le second, elles deviennent les qualités d'un objet tout différent.

§. 6. Lorsqu'elle vient d'ap- Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.  
 prendre qu'elle est quelque chose de solide, elle est, je m'imagine, bien étonnée de ne pas se trouver dans tout ce qu'elle touche. Elle étend les bras, comme pour se chercher hors d'elle; & elle ne peut encore juger si elle ne s'y retrouvera point; l'expérience pourra seule l'en instruire.

§. 7. De cet étonnement naît Effets de cet étonnement,  
 l'inquiétude de savoir où elle est, & si j'ose m'exprimer ainsi,

jusqu'où elle est. Elle prend donc, quitte & reprend tout ce qui est autour d'elle : elle se saisit, elle se compare avec les objets qu'elle touche ; & à mesure qu'elle se fait des idées plus exactes , son corps , & les objets lui paroissent se former sous ses mains.

A chaque chose qu'elle touche , elle croit toucher sous,

§. 8. Mais je conjecture qu'elle fera long-tems , avant d'imaginer quelque chose , au-delà des corps, que sa main rencontre. Il me semble que, lorsqu'elle commence à toucher, elle doit croire toucher tout ; & que ce ne sera qu'après avoir passé d'un lieu dans un autre , & avoir manié bien des objets , qu'elle

pourra soupçonner qu'il y a des corps au-delà de ceux qu'elle saisit.

§. 9. Mais comment apprend-elle à toucher ? C'est que des Comment elle a appris à toucher. mouvemens faits au hasard lui ayant procuré successivement des Sensations agréables & désagréables, elle veut jouir des unes, & écarter les autres. Sans doute que dans les commencemens elle ne connoît pas encore l'art de régler ses mouvemens. Souvent même elle trouve ce qu'elle ne cherche pas, ou ce qu'il seroit de son intérêt de fuir. Elle ne fait seulement pas comment elle doit conduire sa main pour

Les différentes especes de plaisir & de douleur en feront la source : car il faut raisonner sur le toucher , comme nous avons fait sur les autres sens.

D'abord son plaisir , ainsi que son existence , lui a paru concentré en un point. Mais ensuite il s'est peu à peu étendu avec le même progrès que le sentiment fondamental. Car elle a du plaisir à remarquer ce sentiment , lorsqu'il se démêle dans les parties de son corps ; pourvu qu'il ne soit accompagné d'aucune Sensation douloureuse.

A se mou-  
voir.

§. 2. Le plus grand bonheur des enfans paroît consister à se mouvoir : les chûtes mêmes ne les



les dégoûtent pas. Un bandeau sur les yeux les chagrinerait moins qu'un lien, qui leur ôteroit l'usage des pieds & des mains. En effet, c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils ayent de leur existence. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat semblent la borner dans un organe; mais le mouvement la répand dans toutes les parties, & fait jouir du corps dans toute son étendue.

Si l'exercice est pour eux le plaisir, qui a le plus d'attrait, il en aura encore plus pour notre Statue: car non-seulement elle ne connoît rien qui puisse l'en distraire; mais encore elle

éprovera que le mouvement peut seul lui procurer tous les plaisirs ; dont elle est capable.

A manier . . . S. 3. Elle aimera sur-tout les  
les objets. corps, qui ne l'offensent point : elle sera fort sensible au poli & à la douceur de leur surface : & elle se plaira à y trouver au besoin de la fraîcheur ou de la chaleur.

Tantôt les objets lui feront plus de plaisir ; à proportion qu'elle les maniera plus facilement : tels sont ceux qui par leur grandeur & leur figure s'accommoderont mieux à l'étendue & à la forme de sa main. D'autres fois ils lui plairont par l'étonnement où elle sera de

leur volume, & par la difficulté de les manier. La surprise, que lui donnera, par exemple, l'espace qu'elle découvrira autour d'elle, contribuera à lui rendre agréable le transport de son corps d'un lieu dans un autre.

La solidité & la fluidité, la dureté & la mollesse, le mouvement & le repos, seront pour elle des sentimens agréables: car plus ils contrastent, plus ils attirent son attention, & se font remarquer.

§. 4. Mais ce qui deviendra pour elle une source de plaisirs, c'est l'habitude qu'elle se fera de comparer & de juger. Alors elle ne touchera pas les objets

A s'en faire des idées.

pour le seul plaisir de les manier; elle en voudra connoître les rapports, & elle passera par autant de sentimens agréables, qu'elle se formera d'idées nouvelles. En un mot, les plaisirs naîtront sous ses mains, sous ses pas. Ils augmenteront, ils se multiplieront, jusqu'à ce que ses forces soient excédées. Alors ils commenceront à être mêlés de fatigue; peu à peu ils s'évanouiront; enfin, il ne lui restera plus que de la lassitude, & le repos deviendra son plus grand plaisir.

Elle est plus exposée à la douleur, qu'avec les autres sens.

§. 5. Quant à la douleur, elle y sera avec le sens du toucher plus fréquemment exposée

qu'avec les autres ; souvent même elle en trouvera la vivacité bien supérieure à celle des plaisirs qu'elle connoît. Mais l'avantage , dont elle jouit , c'est que le plaisir est à sa disposition , & que la douleur ne se fait sentir que par intervalles.

§. 6. Avec les autres sens son désir consistoit principalement dans l'effort des facultés de l'ame , pour lui retracer une idée agréable le plus vivement qu'il étoit possible. Cette idée étoit la seule jouissance , qu'elle pouvoit par elle-même se procurer ; puisqu'il n'étoit pas en son pouvoir de se donner des Sensations. Mais l'espece de dé-

*En quoi consistent les désirs.*

fir, dont elle est capable avec le toucher, embrasse l'effort de toutes les parties du corps, qui tendent à se mouvoir, & qui vont, pour ainsi dire, chercher des Sensations sur tous les objets palpables. Nous-mêmes, lorsque nous désirons vivement, nous sentons que nos désirs enveloppent cette double tendance des facultés de l'ame, & des facultés du corps. Dès-lors, la jouissance ne se borne plus aux idées que l'Imagination représente, elle s'étend au-dehors sur tous les objets qui sont à portée; & les désirs, au lieu de concentrer notre Statue dans ses ma-

nieres d'être, comme il arrivoit avec les autres sens, l'entraînent continuellement tout autour d'elle.

§. 7. Par conséquent son <sup>Quel en est l'objet ?</sup> amour, sa haine, sa volonté, son espérance, sa crainte n'ont plus ses propres manieres d'être pour seul objet: ce sont les choses palpables qu'elle aime, qu'elle hait, qu'elle espere, qu'elle craint, qu'elle veut.

Elle n'est donc pas bornée à n'aimer qu'elle: mais son amour pour les corps est un effet de celui qu'elle a pour elle-même: elle n'a d'autre dessein en les aimant, que la recherche du plaisir, ou la fuite de la dou-

leur; & c'est là ce qui va lui apprendre à se conduire dans l'espace qu'elle commence à découvrir.

---

## CHAPITRE VI.

*De la maniere dont un homme borné au sens du Toucher, commence à découvrir l'espace.*

Le plaisir régle les mouvemens de la Statue.

§ I. **P**UISQUE les désirs consistent dans l'effort que les parties du corps font de concert avec les facultés de l'ame, notre Statue ne peut désirer une Sensation, qu'au même instant elle ne se meuve pour chercher l'objet; qui peut  
la



la lui procurer. Elle sera donc déterminée à se mouvoir, toutes les fois qu'elle se rappellera les Sensations agréables, dont le mouvement lui a donné la jouissance.

D'abord elle s'agite au hasard, & cette agitation est elle-même un sentiment, dont elle jouit avec plaisir; car elle en sent mieux son existence. Si sa main rencontre ensuite un objet, qui fasse sur elle une impression agréable de chaleur ou de fraîcheur; aussitôt tous les mouvemens sont suspendus, & elle se livre toute entière à ce nouveau sentiment. Plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe

son attention; elle voudroit même toucher de toutes les parties de son corps, l'objet qui l'occasionne : & ce désir reproduit en elle des mouvemens, qui, au lieu de se faire au hasard, tendent tous à lui procurer la jouissance la plus complete.

Cependant cet objet perd son degré de chaleur ou de fraîcheur; & la jouissance cesse d'être agréable. Alors la Statue se souvient des premiers mouvemens qui lui ont plu, elle les désire; & s'agitant une seconde fois, sans autre dessein que de s'agiter, elle change peu à peu de place, & touche de nouveaux corps.

Un des premiers objets de sa surprise, c'est sans doute l'espace qu'elle découvre à chaque instant autour d'elle. Il lui semble qu'elle le tire du sein de son être, que les objets ne s'étendent sous ses mains qu'àux dépens de son propre corps; & plus elle se compare avec l'espace qui l'environne, plus elle sent ses bornes se resserrer.

A chaque fois qu'elle découvre un nouvel espace, & touche de nouveaux objets, elle suspend ses mouvemens, ou les règle, pour mieux jouir des Sensations qui lui plaisent; & elle recommence à se mouvoir pour le seul plaisir de se

mouvoir, aussitôt qu'elle cesse de les trouver agréables.

Lorsque par ce moyen elle a découvert un certain espace, & qu'elle a éprouvé un certain nombre de Sensations, elle se rappelle au moins confusément tout ce dont elle a joui. Se souvenant d'un côté qu'elle le doit à ses mouvemens, sentant de l'autre que ses mouvemens sont à sa disposition; elle désire de parcourir encore cet espace, & de se procurer les mêmes Sensations, qu'elle a appris à connoître. Elle ne se meut donc plus pour le seul plaisir de se mouvoir.

Mais comme elle ne passe pas

toujours par les mêmes endroits, elle éprouve de tems en tems des sentimens qui lui étoient tout-à-fait inconnus. A mesure qu'elle en fait l'expérience, elle juge que ses mouvemens sont propres à lui procurer de nouveaux plaisirs, & cet espoir devient le principe qui la meut.

§. 2. Elle commence donc à juger qu'il y a des découvertes à faire pour elle; elle apprend que les mouvemens, qui sont à sa disposition, lui donnent le moyen d'y réussir; & elle devient capable de curiosité.

En effet, la curiosité n'est que le désir de quelque chose de

nouveau ; & ce désir ne peut naître , que lorsqu'on a déjà fait des découvertes , & qu'on croit avoir des moyens , pour en faire encore. Il est vrai qu'on peut se tromper sur les moyens. Devenu curieux par habitude , on s'occupe souvent à des recherches , où il est impossible de faire des progrès. Mais c'est une méprise , où l'on ne seroit pas tombé , si dans d'autres occasions on n'avoit pas eû des succès plus favorables.

Elle ne l'étoit pas avec les autres sens.

§. 3. Il n'étoit peut-être pas impossible , que lorsque notre Statue recevoit successivement les autres sens , l'habitude de passer par des manières d'être

toujours différentes, ne lui en fit soupçonner d'autres, dont elle pourroit encore jouir: mais ne sachant pas comment elles devoient lui arriver, & n'ayant aucun moyen, pour en obtenir la jouissance, elle ne pouvoit pas s'occuper à découvrir en elle une nouvelle maniere d'être. Il étoit bien plus naturel qu'elle tournât tous ses desirs vers les sentimens agréables, qu'elle connoissoit. C'est pourquoy je ne lui ai point supposé de curiosité.

§. 4. On sent que la curiosité devient pour elle un besoin, qui la fera continuellement passer d'un lieu dans un autre. Ce sera

La curiosité est un des principaux motifs de ses actions.

souvent l'unique mobile de ses actions. Sur quoi il faut remarquer que je ne m'écarte point de ce que j'ai établi, lorsque j'ai dit que le plaisir & la douleur sont la seule cause du développement de ses facultés. Car elle n'est curieuse que dans l'espérance de se procurer des sentimens agréables, ou d'en éviter, qui lui déplaisent. Ainsi ce nouveau principe est une conséquence du premier, & le confirme.

La douleur suspend le désir qu'elle a de se mouvoir.

§. 5. Dans les commencemens, elle ne fait que se traîner; elle va ensuite sur ses pieds & sur ses mains; & rencontrant enfin une élévation, elle est cu-



rieuse de découvrir ce qui est au-dessus d'elle, & elle se trouve, comme par hasard, sur ses pieds. Elle chancelle, elle marche, en s'appuyant sur tout ce qui est propre à la soutenir; elle tombe, se heurte, & ressent de la douleur. Elle n'ose plus se soulever, elle n'ose presque plus changer de place : la crainte de la douleur balance l'espérance du plaisir. Si cependant elle n'a point encore été blessée par les corps, sur lesquels elle a porté la main, elle continuera d'étendre les bras sans défiance : mais à la première picure, cette confiance l'abandonne.

ra, & elle demeurera immobile.

Ce désir re-  
naît accompa-  
gné de crain-  
te.

§. 6. Peu à peu sa douleur se dissipe, & le souvenir, qui lui en reste, trop foible pour contenir le désir de se mouvoir, est assez fort pour la faire mouvoir avec crainte. Ainsi il ne faut que disposer des objets qui l'environnent, & nous lui rendrons sa première sécurité par des plaisirs capables d'effacer jusqu'au souvenir de sa douleur, ou nous renouvellerons sa défiance par des sentimens douloureux.

Si nous laissons les choses à leur cours naturel, les accidens pourront être si fréquens,

que la défiance ne la quittera plus.

§. 7. Si même au premier infant nous l'avions placée dans un lieu, où elle n'eût pu se mouvoir, sans s'exposer à des douleurs vives, le mouvement auroit cessé d'être un plaisir pour elle; elle fût demeurée immobile, & ne se fût jamais élevée à aucune connoissance des objets extérieurs.

Circonstances où la crainte l'auroit entièrement étonné.

§. 8. Mais si nous veillons sur elle, pour qu'elle n'éprouve que de légères douleurs, & que ces douleurs soient même encore assez rares; alors elle désirera de se mouvoir, & ce désir sera seulement accompa-

Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie.

gné de tems en tems de quelque défiance de ses mouvemens. Elle ne fera donc plus dans le cas de demeurer pour toujours immobile: si elle craint un changement de situation, elle le désire, toutes les fois qu'il peut la soulager, & elle obéit tour à tour à ces deux sentimens.

De-là naîtra une forte d'industrie, c'est-à-dire, l'art de régler ses mouvemens avec précaution, & de faire usage des objets, qu'elle découvrira pouvoir servir à prévenir les accidens, auxquels elle est exposée. Le même hasard, qui lui fera saisir un bâton, lui ap-

prendra peu à peu qu'il peut l'aider à se soutenir, à juger des corps, contre lesquels elle pourroit se heurter, & à connoître les endroits, où elle peut porter le pied en toute assurance.

---

## CHAPITRE VII.

*Des idées que peut acquérir un homme borné au Sens du Toucher.*

§. 1. **S**ANS le plaisir, notre Statue n'auroit jamais la volonté de se mouvoir: sans la douleur, elle se transporteroit avec sécurité, & périroit infailliblement. Il faut donc

Le plaisir & la douleur également nécessaires à l'instruction de la Statue.



qu'elle soit toujours exposée à des Sensations agréables ou désagréables. Voilà le principe & la regle de tous ses mouvemens. Le plaisir l'attache aux objets, l'engage à leur donner toute l'attention, dont elle est capable, & à s'en former des idées plus exactes. La douleur l'écarte de tout ce qui peut lui nuire, la rend encore plus sensible au plaisir, lui fait saisir les moyens d'en jouir sans danger, & lui donne des leçons d'industrie. En un mot, le plaisir & la douleur sont les seuls maîtres.

Ils déterminent seuls le nombre & l'é-

§. 2. Le nombre des idées, qui peuvent venir par le tact.

est infini; car il comprend tous tendue de ses connoissances.  
 les rapports des grandeurs, c'est-à-dire, une science que les plus grands Mathématiciens n'épuiseront jamais. Il ne s'agit donc pas d'expliquer ici la génération des idées qu'on peut devoir au toucher; il suffit de découvrir celles que notre Statue acquerra elle-même. Les observations que nous avons faites, nous fournissent le principe qui doit nous conduire dans cette recherche: c'est qu'elle ne remarquera dans ses Sensations que les idées, auxquelles le plaisir & la douleur lui feront prendre quelque intérêt. L'étendue de cet inté-



rêt déterminera l'étendue de ses connoissances.

Ordre dans lequel elle acquerra des idées.

§. 3. Quant à l'ordre, dans lequel elle les acquerra, il aura deux causes. L'une sera la rencontre fortuite des objets, l'autre la simplicité des rapports; car elle n'aura des notions exactes de ceux qui supposent un certain nombre de comparaisons, qu'après avoir étudié ceux qui en demandent moins.

Il est possible de suivre les progrès que la seconde de ces causes pourra lui faire faire; il n'en est pas de même de ceux qu'elle devra à la première. Mais c'est une chose assez inutile, & chacun peut faire à ce sujet



ſujet les ſuppoſitions qu'il jugera à propos.

§. 4. Ses idées ſur la ſolidité, la dureté, la chaleur, &c. ne <sup>Premieres</sup> <sup>idées qu'elle</sup> acquiert.

ſont point abſolues; c'eſt-à-dire, qu'elle ne juge qu'un corps eſt ſolide, dur, chaud, qu'autant qu'elle le compare avec d'autres, qui ne le ſont pas au même degré, ou qui ont des qualités différentes. Si tous les objets étoient également ſolidés, durs, chauds, &c. elle auroit les Sensations de ſolidité, de dureté & de chaleur, ſans le remarquer; elle confondroit tous les corps à cet égard. Mais parce qu'elle rencontre tour à tour de la ſolidité & de la fluidité,



de la dureté & de la mollesse ; de la chaleur & du froid ; elle donne son attention à ces différences , elle les compare , elle en juge , & ce sont autant d'idées , par où elle apprend à distinguer les corps. Plus elle exercera ses jugemens à ce sujet , plus son tact acquerra de finesse ; & elle se rendra peu à peu capable de discerner dans une même qualité jusqu'aux nuances les plus légères. Voilà les idées , qui demandent le moins de comparaisons , & par conséquent les premières qu'elle aura occasion de remarquer.

Sa curiosité en devient plus grande.

§. 5. Ces connoissances appliquent avec une nouvelle vi-

vacité son attention sur les objets qu'elle touche, elles les lui font considérer sous tous les rapports, qui la frappent sensiblement. Plus elle en découvre, plus elle se fait une habitude de juger qu'elle en découvrira encore, & la curiosité devient pour elle un besoin plus pressant.

§. 6. Ce besoin sera le principal ressort des progrès de son esprit. Cependant je n'entreprendrai pas d'en suivre tous les effets; parce que je craindrois de m'égarer dans trop de conjectures. J'observerai seulement que la curiosité doit être, chez elle bien plus active, que

Combien elle a d'activité.

chez le commun des hommes. L'éducation l'étouffe souvent en nous, par le peu de soin qu'on prend à la satisfaire ; & dans l'âge où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, la multitude des besoins la contraint, & ne nous permet pas de suivre tous les goûts qu'elle nous inspireroit. Mais dans la Statue je ne vois rien qui ne tende à l'augmenter. Les sentimens agréables qu'elle éprouve souvent, & les sentimens désagréables auxquels elle est quelquefois exposée, (a) doivent

(a) Je dis *quelquefois*, parce que si ces sentimens se répétoient trop souvent, ils étoufferoient tout-à-fait la curiosité.

l'intéresser vivement à pouvoir reconnoître , aux plus légères différences , les objets qui les produisent. Elle va donc se livrer à l'étude des corps.

§. 7. Lorsqu'elle n'avoit que le sens de la vûe, nous avons observé que son œil appercevoit des couleurs , sans pouvoir remarquer l'ensemble d'aucune figure , sans avoir même proprement aucune idée d'étendue. La main a au contraire cet avantage , qu'elle ne peut manier un objet , qu'elle ne remarque l'étendue & l'ensemble des parties , qui le composent. Il suffit pour cet effet , qu'elle en sente la solidité. En

La Statue se  
fait des idées  
de figure.

ferrant un caillou, notre Statue se fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, qu'elle a touché dans toute sa longueur: elle sent dans un cube des angles, qu'elle ne peut trouver dans un globe: elle n'apperçoit pas la même direction dans un arc & dans un jonc bien droit. En un mot, elle distingue les choses solides, suivant la forme que chacune fait prendre à sa main; & elle considère, comme formant un seul tout, les portions d'étendue, qu'elle ne peut séparer, ou qu'elle sépare difficilement. Elle acquiert donc les idées de ligne droite; de ligne courbe, & de plusieurs sortes de figures.

§. 8. Mais si les premiers corps, En comparant les qualités contraires. qu'elle a occasion de toucher, faisoient tous prendre la même forme à sa main, si elle ne rencontrait, par exemple, que des globes de même volume, elle se borneroit à remarquer que l'un seroit rude, l'autre poli, l'un chaud, l'autre froid, & elle ne donneroit aucune attention à la forme, que sa main prendroit constamment. Ainsi elle toucheroit des globes, sans jamais s'en faire aucune idée. Qu'elle manie au contraire tour à tour des globes, des cubes, & d'autres figures de diverses grandeurs, elle sera frappée de la différence des formes, que

prennent les mains. Alors elle commence à juger que toutes les figures ne se ressemblent pas. Sa curiosité la porte aussitôt à chercher tous les côtés, par où elles different, & elle s'en forme peu à peu des notions exactes. Pour acquérir l'idée d'une figure, il faut donc qu'elle en remarque plusieurs, qui au premier attouchement contrastent par quelque endroit d'une manière sensible : il faut qu'une première différence apperçue lui fasse naître le désir d'en appercevoir d'autres. Elle ne désire, par exemple, de connoître un cube, qu'après l'avoir comparé avec un globe, & avoir  
trouvé



trouvé dans l'un des angles qu'elle ne trouve pas dans l'autre. En un mot, elle ne cherche de nouvelles idées dans ses Sensations, qu'autant qu'elle est prévenue par les premières différences, qui s'offrent à elle, lorsqu'elle touche successivement plusieurs objets.

§. 9. La notion d'un corps est plus complexe, à proportion qu'elle rassemble en plus grand nombre les perceptions & les rapports, que le tact démêle. Pour connoître quelles idées notre Statue se formera des objets sensibles; il faut donc observer dans quel ordre elle jugera de ces perceptions & de

Comment on peut juger des idées qu'elle se fait des corps.

ces rapports, & comment elle en fera différentes collections.

Deux for-  
tes de Sen-  
sations qu'elle  
peut compa-  
rer.

§. 10. Ou les Sensations qu'elle comparera, sont simples à son égard; parce que ce sont des impressions uniformes, dans lesquelles elle ne sauroit distinguer plusieurs perceptions; tel est le chaud ou le froid: ou ce sont des Sensations composées de plusieurs autres, qu'elle peut démêler; telle est l'impression d'un corps où il y a tout à la fois solidité, chaleur, figure, &c.

Ses jugemens  
sur les Sen-  
sations simples.

§. 11. Les Sensations simples sont de même, ou de différente espece: c'est, par exemple, de la chaleur & de la chaleur, ou

de la chaleur & du froid. Les jugemens qu'elle peut porter à leur occasion, sont bien bornés.

Si les Sensations sont de même espece, elle sent qu'elles sont distinctes & semblables ; elle sent encore si les degrés en sont les mêmes, ou différens. Cependant elle n'a pas de moyen pour les mesurer, & elle n'en juge que par des idées vagues de plus & de moins. Elle sent que la chaleur de sa main droite n'est pas la même que la chaleur de sa main gauche ; mais elle n'en connoît qu'imparfaitement les rapports.

Si les Sensations sont d'especes différentes, elle apperçoit

seulement que l'une n'est pas l'autre; elle juge que le chaud n'est pas le froid : mais dans les commencemens elle ignore que ce sont deux Sensations contraires; & pour le découvrir, il faut qu'elle ait occasion de remarquer que le chaud & le froid ne peuvent pas se trouver en même tems dans le même corps, & que l'un détruit toujours l'autre. Ainsi ce jugement, *le chaud & le froid sont des Sensations contraires*, ne lui est pas aussi naturel qu'il paroît l'être; elle le doit à l'expérience.

Dans toutes ces occasions il est évident qu'il lui suffit de donner son attention à deux

Sensations, pour former tous les jugemens, qu'elle est capable de porter.

§. 12. Quand deux objets font chacun une Sensation composée, elle apperçoit d'abord que l'un n'est pas l'autre : c'est là son premier jugement.

*Ses jugemens  
sur les Sensa-  
tions compo-  
sées.*

Mais nous avons vû que l'attention diminue, à proportion du nombre des perceptions, entre lesquelles elle se partage. Elle ne peut donc embrasser routes celles que produisent deux corps, qu'elle ne soit foible à l'égard de chacune.

La Statue ne se formera par conséquent les notions de deux objets, qu'autant que le plaisir

bornera successivement son attention aux différentes perceptions qu'elle en reçoit, & les lui fera remarquer chacune en particulier. Elle juge d'abord de leur chaleur, en ne les considérant qu'à cet égard : elle juge ensuite de leur grandeur, en ne les considérant que sous ce rapport : & parcourant de la sorte toutes les idées qu'elle y remarque, elle forme une suite de jugemens, dont elle conserve le souvenir. De-là résulte le jugement total, qu'elle porte de l'un & de l'autre, & qui réunit dans chacun les perceptions, qu'elle y a successivement observées.

§. 13. Les jugemens, qui lui donnent les notions composées de deux corps, ne sont donc qu'une répétition de ce qu'elle a fait sur les perceptions, qu'elle regarde comme simples. C'est l'attention donnée d'abord à deux idées, ensuite à deux autres, & ainsi successivement à toutes celles qu'elle est capable d'y remarquer : & s'il en reste, dont elle n'a pas jugé, c'est qu'elle ne leur a point encore donné d'attention, c'est qu'elle ne les a pas remarquées.

Par conséquent, lorsqu'elle compare deux objets, qu'elle en juge, & qu'elle s'en forme des notions complexes; il n'y

Pour les uns  
& pour les autres  
l'opération de l'esprit est la même.

a point en elle d'autre opération, que lorsqu'elle juge de deux perceptions simples : car elle ne fait jamais que donner son attention.

La Statue  
devient capa-  
ble de réflexion.

§. 14. Quand elle n'avoit que l'odorat, elle conduisoit son attention d'une idée à une autre, elle en remarquoit la différence : mais elle ne faisoit pas des collections, dont elle déterminât les rapports.

Avec la vûe elle pouvoit à la vérité distinguer plusieurs couleurs qu'elle éprouvoit ensemble : mais elle ne remarquoit pas qu'elles formassent des tous figurés. Elle sentoit seulement qu'elle étoit tout à



la fois de plusieurs manieres.

Ce n'est qu'avec le tact, que détachant ces modifications de son *moi*, & les jugeant hors d'elle, elle en fait des tous différemment combinés, où elle peut démêler une multitude de rapports.

L'attention, dont elle est capable avec le toucher, produit donc des effets bien différens de l'attention, dont elle étoit capable avec les autres sens. Or cette attention, qui combine les Sensations, qui en fait au-dehors des tous, & qui réfléchissant, pour ainsi dire, d'un objet sur un autre, les compare sous différens rapports ;

c'est ce que j'appelle *réflexion*. Ainsi l'on voit pourquoi notre Statue, sans réflexion avec les autres sens, commence à réfléchir avec le toucher. (a)

Ce qu'est un  
corps à son  
égard.

§. 15. Un corps qu'elle touche, n'est donc à son égard que les perceptions de grandeur, de solidité, de dureté, &c. qu'elle juge réunies: c'est là tout ce que le tact lui découvre, & elle n'a pas besoin, pour former un pareil jugement, de donner à ces

(a) La réflexion n'étant dans l'origine que l'attention même, on pourroit la concevoir, de manière qu'elle auroit lieu avec chaque sens. Mais pour être d'accord sur les questions de cette espèce, il suffit de s'entendre. Je fais cette note, pour prévenir des disputes de mots: inconvénient fort ordinaire en Métaphysique, & contre lequel on ne sauroit trop se tenir en garde.

qualités un sujet, un soutien, ou, comme parlent les Philosophes, un *substratum*. Il lui suffit de les sentir ensemble.

§. 16. Autant elle remarque de collections de cette espece, De quelles qualités elle compose les objets, autant elle distingue d'objets, & elle ne les compose pas seulement des idées de grandeur, de solidité, de dureté, elle y fait encore entrer la chaleur ou le froid, le plaisir ou la douleur, & en général tous les sentimens que le tact lui apprend à rapporter au-dehors. Ses propres Sensations deviennent donc les qualités des objets. Si elles sont vives, telle qu'une chaleur violente, elle les juge en

même tems dans sa main & dans les corps qu'elle touche. Si elles sont foibles, telle qu'une chaleur douce, elle ne les juge que dans ces corps. Ainsi elle peut bien quelquefois cesser de les regarder comme à elles; mais elle ne cessera plus de les attribuer aux objets qui les occasionnent. C'est une erreur; où les autres sens n'ont pû la faire tomber; puisqu'elle n'apercevoit jamais ses Sensations, que comme son *moi* modifié différemment.

Elle se fait  
des idées ab-  
straites.

§. 17. Nous venons de voir que, pour rassembler dans les objets les qualités qui leur conviennent, elle a été obligée de

les considérer chacune à part. Elle a donc fait des abstractions : car abstraire, c'est séparer une idée de plusieurs autres, qui entrent avec elle dans la composition d'un tout.

En ne donnant, par exemple, son attention qu'à la solidité d'un corps, elle sépare cette qualité des autres auxquelles elle n'a point d'égard. Elle fait de la même manière les idées abstraites de figure, de mouvement, &c. & aussitôt chacune de ces notions se généralise, parce qu'elle remarque qu'il n'en est point qui ne convienne à plusieurs objets, ou qui ne se retrouve dans plusieurs collections.

On voit par là, & par ce que nous avons dit en traitant des autres sens, que les idées abstraites naissent nécessairement de l'usage que nous voulons faire de nos organes ; que par conséquent elles ne sont pas aussi éloignées de l'intelligence des hommes qu'on paroît le croire ; & que leur génération n'est pas assez difficile à comprendre , pour supposer que nous ne puissions les tenir que de l'Auteur de la nature.

On n'en sauroit déterminer le nom-  
bre,

§. 18. Lorsque la Statue étoit bornée aux autres sens, elle ne pouvoit faire des abstractions que sur ses propres manières d'être ; elle en séparoit certains

accessoires , communs à plusieurs ; elle en séparoit , par exemple , le contentement ou le mécontentement , qui les accompagnoient , & elle faisoit par ce moyen les notions générales de manieres d'être agréables , & de manieres d'être désagréables.

Mais actuellement qu'elles est accoutumée à prendre ses Sensations pour les qualités des objets sensibles , c'est-à-dire , pour des qualités , qui existent hors d'elle , & pour ainsi dire , par groupes ; elle peut les détacher chacune des collections , dont elles font partie , les considérer à part , & former des

abstractions sans nombre. Mais n'ayant pas déterminé l'étendue de sa curiosité, nous n'entreprendrons pas de la suivre ici dans toutes ces opérations.

Elle étend  
ses idées sur  
les nombres.

§. 19. Sa curiosité ne la bornera pas à n'étudier que les objets, qui l'entourent. Elle se touchera elle-même, & elle étudiera sur-tout la forme de cet organe, avec lequel elle manie les corps. Elle examinera ses doigts, lorsqu'ils s'écartent, se rapprochent, se plient; frappée de la ressemblance, qu'elle commence à découvrir entre ses mains, elle sera curieuse d'en juger encore mieux; elle observera ses doigts un à un, deux

à



à deux ; &c. par là elle multipliera ses notions abstraites sur les nombres , & pourra apprendre que sa main droite a autant de doigts que sa main gauche.

Qu'elle considère alors un corps , elle juge qu'il est un , comme un de ses doigts : qu'elle en considère deux , elle juge qu'ils sont deux , comme deux de ses doigts. Voilà donc ses doigts devenus les signes des nombres. Mais nous ne pouvons assurer , jusqu'où elle portera ces sortes d'idées. Il me suffit de prouver par ces détails , qu'elles sont toutes renfermées dans le toucher ; &

que notre Statue les y remarquera , suivant le besoin qu'elle aura de les acquérir.

Des autres  
dées en sont  
plus distinc-  
tes,

§. 20. Ayant étendu ses idées sur les nombres , elle sera plus en état de se rendre compte de ses notions abstraites. Elle pourra , par exemple , remarquer qu'elle forme sur un même objet , jusqu'à cinq ou six abstractions : ou , pour parler autrement , qu'elle y peut observer séparément , jusqu'à cinq ou six qualités différentes. Auparavant elle en appercevoit seulement une multitude , qu'il ne lui étoit pas possible de déterminer : ce qui ne pouvoit manquer d'y repan-

dre de la confusion. Ses progrès sur les nombres contribueront donc à ceux de toutes les autres connoissances.

§. 21. Mais quelle que soit la multitude des objets, qu'elle découvre, quelque combinaisons qu'elle en fasse ; elle ne s'élevera jamais aux notions abstraites d'être, de substance, d'essence, de nature, &c. ces sortes de phantômes ne sont palpables qu'au tact des Philosophes. Dans l'habitude où elle est de juger que chaque corps est une collection de plusieurs qualités, il lui paroîtra tout naturel qu'elles existent réunies, & elle ne songera pas

Elle ne s'élève pas aux notions abstraites d'être & de substance.

à chercher quel en peut être le lien ou le soutien. L'habitude de nous tient souvent lieu de raison à nous-mêmes, & il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les explications des Philosophes.

Les Philosophes à ce sujet n'en savent pas plus qu'elle.

§. 22. Mais supposé que la Statue fut curieuse de découvrir comment ces qualités existent dans chaque collection, elle seroit portée comme nous, à imaginer quelque chose qui en est le sujet ; & si elle pouvoit donner un nom à ce quelque chose, elle auroit une réponse toute prête aux questions des Philosophes. Elle en sauroit donc autant qu'eux ; c'est-

à - dire , qu'ils n'en savent pas plus qu'elle. En effet leurs définitions expliquées clairement n'apprennent à un enfant même , que ce que les sens lui ont appris.

§. 23. Parmi les notions abstraites qu'elle acquiert , il y Idées qu'elle se fait de la durée. en a deux , qui méritent quelques considérations particulières : ce sont celles de durée & d'espace.

Dans le vrai elle ne connoit la durée que par la succession de ses idées. Mais elle pourra se la représenter si sensiblement , en imaginant le passé par un espace qu'elle a parcouru , & l'avenir pour un espace

à parcourir , que le tems sera à son égard comme une ligne, suivant laquelle elle se meut. Cette maniere d'en juger lui paroitra même si naturelle, qu'elle pourra bien tomber dans l'erreur de croire , qu'elle ne connoit la durée , qu'autant qu'elle réfléchit sur le mouvement d'un corps. Quand on a plusieurs moyens pour se représenter une chose , on est ordinairement porté à regarder comme le seul , celui qui est plus sensible. C'est une méprise , que les Philosophes mêmes ont peine à éviter. Aussi Locke est-il le premier , qui ait démontré que nous ne con-

noissons la durée que par la succession de nos idées.

§. 24. Comme elle connoit De l'espace  
la durée par la succession de  
ses idées, elle connoit l'espace  
par la coexistence de ses idées.  
Si le toucher ne lui transmet-  
toit pas à la fois plusieurs Sen-  
sations qu'il distingue, qu'il  
rassemble, qu'il circonscrit  
dans de certaines limites, &  
dont, en un mot, il fait un  
corps, elle n'auroit l'idée d'au-  
cune grandeur. Elle ne trouve  
donc cette idée que dans la  
coexistence de plusieurs Sensa-  
tions. Or dès qu'elle connoît  
une grandeur, elle a de quoi  
en mesurer d'autres; elle a de

quoi mesurer l'intervalle qui les sépare, celui qu'elles occupent; en un mot, elle a l'idée de l'espace. Comme elle n'auroit donc aucune idée de durée, si elle ne se souvenoit pas d'avoir eu successivement plusieurs Sensations; elle n'auroit aucune idée d'étendue ni d'espace, si elle n'avoit jamais plusieurs Sensations à la fois.

Par tout où elle ne trouve point de résistance, elle juge qu'il n'y a rien, & elle se fait l'idée d'un espace vuide. Cependant ce n'est pas une preuve pour qu'il existe un espace sans matière: elle n'a qu'à se motiver avec quelque vivacité,



vacité, pour sentir au moins un fluide qui lui résiste.

§. 25. D'abord elle n'ima-  
gine rien au-delà de l'espace  
qu'elle découvre autour d'elle ; & en conséquence elle ne  
croit pas qu'il y en ait d'autre.  
Dans la suite l'expérience lui  
apprend peu à peu qu'il s'étend  
plus loin. Alors l'idée de celui  
qu'elle parcourt devient un  
modèle, d'après lequel elle  
imagine celui qu'elle n'a point  
encore parcouru ; & lorsqu'elle  
a une fois imaginé un espace  
où elle ne s'est point trans-  
portée, elle en imagine plu-  
sieurs les uns hors des autres.  
Enfin ne concevant point de

De l'im-  
mensité.

bornes, au-delà desquelles elle puisse cesser d'en imaginer; elle est comme forcée d'en imaginer encore, & elle croit appercevoir l'immenfité même.

De l'Éten-  
dus

§. 26. Il en est de même de la durée. Au premier moment de son existence elle n'imagine rien ni avant ni après. Mais lorsqu'elle s'est fait une longue habitude des changemens auxquels elle est destinée, le souvenir d'une succession d'idées est un modèle d'après lequel elle imagine une durée antérieure & une durée postérieure de sorte que ne trouvant point d'instant dans le passé ni dans l'avenir, au-delà duquel elle

## DES SENSATIONS. 297

de puisse pas en imaginer d'autres, il lui semble que sa pensée embrasse toute l'éternité. Elle se croit même éternelle, car elle ne se rappelle pas qu'elle ait commencé, & elle ne soupçonne pas qu'elle doive finir.

§. 27. Cependant elle n'a dans le vrai ni l'idée de l'éternité, ni celle de l'immensité. Si elle juge le contraire, c'est que son imagination lui fait illusion, en lui représentant comme l'éternité & l'immensité même, une durée & un espace vagues, dont elle ne peut fixer les bornes.

Les deux dernières ne sont qu'une illusion de son imagination.

§. 28. A chaque découverte

Les sens

B b ij

et nous font des  
idées pour la  
Statue.

te qu'elle fait , elle éprouve  
que le propre de chaque Sen-  
sation est de lui faire prendre  
connoissance ou de quelque  
sentiment qu'elle juge en elle ,  
ou de quelque qualité qu'elle  
juge au dehors : c'est-à-dire ,  
que le propre de chaque Sen-  
sation est pour elle ce que nous  
appellons *idée* ; car toute im-  
pression qui donne une con-  
noissance , est une idée.

En quoi el-  
les diffèrent  
des idées in-  
tellectuelles.

§. 29. Si elle considère ses  
Sensations comme passées , el-  
le ne les apperçoit plus que dans  
le souvenir qu'elle en conser-  
ve , & ce souvenir est enco-  
re une idée ; car il redonne  
ou rappelle une connoissance ;

J'appellerai ces sortes d'idées *pures* ou *intellectuelles* ; ou simplement *idées* ; pour les distinguer des autres , que je continuerai de nommer *Sensations*.

Une idée intellectuelle est donc le souvenir d'une Sensation. L'idée intellectuelle de solidité, par exemple , est le souvenir d'avoir senti de la solidité dans un corps qu'on a touché ; l'idée intellectuelle de chaleur est le souvenir d'une certaine Sensation qu'on a eue ; & l'idée intellectuelle de corps est le souvenir d'avoir remarqué dans une même collection de l'étendue , de la figure , de la dureté , &c.

Différence  
que la Statue  
met entre ses  
Idées & ses  
Sensations.

§. 30. Or notre Statue sent une différence entre éprouver actuellement des Sensations, & se souvenir de les avoir eues. Elle les distingue donc de ce que j'appelle *Idée pure*.

Elle remarque qu'elle a de ces sortes d'idées, sans rien toucher, & qu'elle n'a des Sensations qu'autant qu'elle touche. La raison qui lui a fait juger ses Sensations dans les objets, ne peut lui faire porter le même jugement sur ses idées intellectuelles. Celles-ci lui paroissent donc comme si elle ne les avoit qu'en elle-même.

Si les Sen-

§. 31. Par les Sensations et

## DES SENSATIONS. 299

le ne dépend que des objets  
présens au tact, & c'est par  
les idées qu'elle conçoit ceux  
qu'elle a touchés, & qu'elle  
ne touche plus. Elle ne juge  
même bien des objets qu'elle  
touche, qu'autant qu'elle les  
compare avec ceux qu'elle a  
touchés : & comme les Sen-  
sations actuelles sont la source  
de ses connoissances, le souve-  
nir de ses Sensations passées ou  
les idées intellectuelles en sont  
tout le fond. C'est par leur se-  
cours que les nouvelles Sen-  
sations se démêlent, & se de-  
veloppent toujours de plus en  
plus.

Sensations : font  
la source de  
ses connois-  
sances, les  
idées en de-  
viennent le  
fond.

§. 32. En effet lorsqu'elle

Sans les

lors elle ju-  
geroit mal  
des objets  
qu'elle tou-  
che.

touche un objet, elle ne ju-  
geroit point de sa grandeur, ni  
de ses degrés de dureté, de  
chaleur, &c. si elles ne se sou-  
venoient pas d'avoir manié d'au-  
tres grandeurs, où elle a trou-  
vé d'autres degrés de dureté  
& de chaleur. Mais dès qu'el-  
le s'en souvient, elle juge par  
comparaison cet objet plus ou  
moins grand, plus ou moins  
dur, plus ou moins chaud.  
C'est donc au souvenir ou à  
l'idée intellectuelle, qu'elle  
conserve de certaines gran-  
deurs, de certains degrés de  
dureté & de chaleur, qu'elle  
juge des nouveaux objets qu'elle  
rencontre : c'est ce souvenir,



qui lui faisant faire des comparaisons, lui fait remarquer les différentes idées ou connoissances, que les Sensations actuelles lui transmettent.

§. 33. Cependant puisque nous avons vu que le souvenir n'est qu'une manière de sentir; c'est une conséquence que les idées intellectuelles ne different pas essentiellement des Sensations mêmes. Mais vraisemblablement notre Statue n'est pas capable de faire cette réflexion. Tout ce qu'elle peut savoir, c'est qu'elle a des idées, qui lui servent pour régler ses jugemens, & qui ne sont pas des Sensations. Sup-

Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées & les Sensations font la même chose.

posé donc qu'elle eut occasion de réfléchir sur l'origine de ses connoissances, voici, je pense, comment elle raisonneroit.

Mauvais  
raisonnemens  
qu'elle pour-  
roit faire.

§. 34. » Mes idées sont bien  
» différentes de mes Sensa-  
» tions, puisque les unes sont  
» en moi, & les autres au con-  
» traire dans les objets. Or con-  
» noître, c'est avoir des idées.  
» Mes connoissances ne depen-  
» dent donc d'aucune Sensa-  
» tion. D'ailleurs je ne juge des  
» objets qui sont sur moi des  
» impressions différentes, que  
» par la comparaison que j'en  
» fais aux idées que j'ai déjà.  
» J'ai donc des idées, avant  
» d'avoir des Sensations Mais

» ces idées, me les suis-je don-  
 » nées à moi-même? Non sans  
 » doute; comment cela seroit-  
 » il possible? Pour se donner  
 » l'idée d'un triangle, ne faut-  
 » il pas déjà l'avoir? Or  
 » si je l'avois, je ne me la  
 » donne pas. Je suis donc un  
 » être, qui par moi-même a  
 » naturellement des idées: el-  
 » les sont nées avec moi. »

Les idées étant le fond de  
 toutes nos connoissances, el-  
 les constituent plus particulié-  
 rement ce que nous nommons  
 l'être pensant: & quoique les  
 Sensations soient le principe  
 de la pensée, & n'appartien-  
 nent dans le vrai qu'à l'ame,

elles paroissent s'arrêter dans le corps , & être tout à fait inutiles à la génération des idées. Notre Statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées , si elle étoit capable , comme nous , de se perdre dans de vaines spéculations. Mais ce n'est pas la peine d'en faire un Philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal. (a)

(a) C'est d'après de pareils raisonnemens qu'on a accordé des Sensations à des animaux , auxquels on a refusé des idées ; & qu'on a cru que nos idées ne venoient point des sens. Les Philosophes considérant l'homme , lorsqu'il a déjà acquis beaucoup de connoissances , & voyant qu'alors il a des idées indépendamment des Sensations actuelles , ils n'ont pas vu que ces idées n'étoient que le souvenir des Sensations précédentes.

§. 35. N'ayant pas déterminé <sup>Conclusion de ce Chapitre.</sup> jusqu'où elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame ; je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances, que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les Sensations du tact, elle les remarquera, lorsqu'elle sera in-

dependentes ; ils ont conclu au contraire que les idées avoient toujours précédé les Sensations. De-là plusieurs systèmes ; celui des idées innées, celui du P. Malebranche, & celui de quelques Anciens, tel que Socrate, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps ; & que par conséquent ce que nous croyons apprendre, n'est qu'une reminiscence de ce que nous avons su.

réflee à les connoître. Mon objet n'est pas d'expliquer la génération de toutes les idées : je me borne à démontrer qu'elles lui viennent par les sens ; & que ce sont les besoins , qui lui apprennent à les démêler.

---

## CHAPITRE VIII.

*Observations propres à faciliter  
l'intelligence de ce qui sera dit  
en traitant de la Vue.*

Objet de ce §. I.  
Chapitre,

**A** PRÈS les détails où nous venons d'entrer, ce Chapitre paroîtra tout-à-fait inutile ; & j'ayue qu'il le seroit, s'il ne préparoit pas le

Lecteur à se convaincre des observations que nous ferons sur la vue. La manière, dont les mains jugent des objets par le moyen d'un bâton, de deux, ou d'un plus grand nombre, ressemble si fort à la manière, dont les yeux en jugent, par le moyen des rayons, que depuis Descartes on explique communément l'un de ces problèmes par l'autre. Le premier sera l'objet de ce Chapitre.

§. 2. La première fois que la Statue saisit un bâton, elle n'a connoissance que de la partie qu'elle tient : c'est là qu'elle rapporte toutes les Sensations qu'il fait sur elle.

Comment la Statue peut juger des distances & des situations à l'aide d'un bâton.

Elle ne fait donc pas qu'il est étendu ; & par conséquent elle ne peut pas juger de la distance des corps , sur lesquels elle le porte.

Ce bâton peut être incliné différemment , & dès-lors il fait sur sa main des impressions différentes. Mais ces impressions ne lui apprennent pas qu'il est incliné, tant qu'elle ignore qu'il est étendu. Elles ne sauroient donc encore lui découvrir les différentes situations des objets.

Pour juger par son moyen des distances , il faut qu'elle l'ait touché dans toute sa longueur ; & pour juger des situations par l'impression



l'impression qu'elle en reçoit, il faut que pendant qu'elle le tient d'une main, elle en étudie de l'autre la direction.

§. 3. Tant qu'elle ne saura pas juger de la direction de deux bâtons, dont la longueur lui est connue, & qu'elle tient, l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche; elle ne pourra pas découvrir s'ils se croisent quelque part, ni même si leurs extrémités s'éloignent, ou si elles se rapprochent. Elle croira souvent toucher deux corps, lorsqu'elle n'en touchera qu'un: elle croira en haut ce qui est en bas; en bas, ce qui est en haut. Mais dès

Avec deux.

qu'elle sera capable de remarquer les différentes directions, suivant la différence des impressions; alors elle connoîtra la situation des bâtons, & par là elle jugera de celle des corps.

Ce jugement ne sera d'abord qu'un raisonnement fort lent. Elle se dira en quelque sorte; Ces bâtons ne peuvent se croiser, que l'extrémité de celui que je tiens de la main droite, ne soit à ma gauche; & que l'extrémité de celui que je tiens de la main gauche, ne soit à ma droite. Par conséquent les corps qu'ils touchent, sont dans une situation contraire à celle de mes mains; & je dois juger à droite ce

que je sens de la main gauche, & à gauche ce que je sens de la main droite. Dans la suite ce raisonnement lui deviendra si familier, & se fera si rapidement, qu'elle jugera de la situation des corps, sans paroître faire la moindre attention à celle de ses mains.

§. 4. Ce n'est plus à l'extrémité qui agit sur sa main, qu'elle rapporte les Sensations qu'un bâton lui transmet; elle sent au contraire à l'extrémité opposée, la dureté ou la mollesse des corps, sur lesquels elle le porte; & cette habitude lui fera distinguer des Sensations, qu'elle ne distinguoit pas auparavant;

Elle rapporte la Sensation à l'extrémité opposée à celle qu'elle fait.

Supposons qu'elle appuie la paume de la main sur trois joncs d'égale longueur, & réunis, comme s'ils n'en formoient qu'un seul; elle aura une Sensation confuse, ou elle ne mêlera pas l'action de chaque jonc. Ecartons ces joncs seulement par le bas: aussitôt elle apperçoit distinctement trois points de résistance, & par là elle discerne l'impression que chaque jonc fait sur elle.

Mais il faut bien remarquer qu'elle ne fait cette différence, que parce qu'elle a appris à juger de l'inclinaison par la Sensation. Si elle n'avoit pas fait les expériences nécessaires pour

porter ce jugement, elle sentiroit dans sa main un seul point de résistance, soit que les jongs fussent réunis par le bas, soit qu'ils fussent écartés.

Cette expérience confirme le sentiment que j'ai adopté sur la vûe. Car ne se peut-il pas que, comme la main, l'œil ne confonde des Sensations semblables, lorsqu'il ne les juge qu'en lui-même; & qu'il ne commence à en faire la différence, qu'autant qu'il s'accoutume à les rapporter au-dehors? Il suffit de considérer que les rayons font sur lui l'effet, que les jongs font sur la main.

§. 5. Pour déterminer l'intert ELLE SE FINIT

une espece de  
Géométrie.

vals qui laissent entre elles les extrémités de deux bâtons qui se croisent, il suffit à un Géomètre de déterminer la grandeur des angles & celle des côtés.

La Statue ne peut pas suivre une méthode, où il y ait autant de précision. Mais elle fait à peu près quelle est la grandeur des bâtons, combien ils sont inclinés, le point où ils se croisent, & elle juge que les extrémités qui portent sur les objets, s'écartent, ou se rapprochent dans la même proportion que les extrémités qu'elle fait. On imagine donc comment à force de raisonner, elle

## DES SENSATIONS. 317

Je fera une espèce de Géométrie, & jugera de la grandeur des corps à l'aide de deux bâtons.

Si elle avoit quatre mains, elle pourroit par le même artifice juger tout à la fois de la hauteur & de la largeur d'un objet; & si elle en avoit un plus grand nombre, elle pourroit l'appercevoir sous une plus grande quantité de rapports. Il suffiroit qu'elle contractât l'habitude de porter des jugemens sur les impressions que lui transmettroient dix bâtons, ou davantage.

C'est ainsi que sans aucune connoissance de la Géométrie,

elle se conduiroit, en tâtonnant, d'après les principes de cette science; &, pour dire encore plus, c'est ainsi que dans le développement de nos facultés, il y a des principes qui nous échappent, au moment même qu'ils nous guident. Nous ne les remarquons pas, & cependant nous ne faisons rien que par leur influence.

Aussi la connoissance des principes de la Géométrie seroit-elle tout-à-fait inutile à notre Statue. Ce ne seroit jamais qu'en tâtonnant, qu'elle en pourroit faire l'application aux bâtons, dont elle se sert. Or dès qu'elle tâtonne, elle porte nécessairement



ment les mêmes jugemens, que si elle raisonnoit d'après ces principes. Il auroit donc été superflu de lui supposer des idées innées sur les grandeurs & sur les situations : c'est assez qu'elle ait des mains,

---

## CHAPITRE IX.

*Du Repos, du Sommeil, & du Réveil dans un homme borné au Sens du Toucher.*

§. I. **L**E mouvement paroît à notre Statue un état si naturel, & elle a une si grande curiosité de se transporter par-tout, & de tout manier,

*Le repos de la Statue.*

qu'elle ne prévoit pas sans doute l'inaction, où elle ne peut manquer de tomber. Mais peu à peu ses forces l'abandonnent ; & commençant à sentir de la lassitude, elle la combat quelque tems par le désir qu'elle a encore de se mouvoir ; enfin, le repos devient le plus pressant de ses besoins ; elle sent que malgré elle sa curiosité cède ; elle étend les bras, & reste immobile.

Son som-  
meil.

§. 2. Cependant l'activité de sa mémoire se conserve encore ; & il lui semble qu'elle ne vit plus, que par le souvenir de ce qu'elle a été : mais la mémoire se repose à son tour ; les

idées qu'elle retrace, s'affoiblissent insensiblement, & paroissent se perdre dans un éloignement; d'où elles jettent à peine une lueur qui va s'éteindre. Enfin, toutes les facultés sont assoupies: & c'est pour la Statue l'état de sommeil.

§. 3. Au bout de quelques heures le repos commence à lui rendre ses forces. Ses idées reviennent lentement, passent rapidement; & son ame suspendue entre le sommeil & la veille, se sent comme une vapeur légère, qui, d'un moment à l'autre, se dissipe & se reproduit. Cependant le mouvement renaît peu à peu

Son réveil.

dans toutes les parties de son corps, ses idées se fixent, ses habitudes se renouvellent, son ame lui est rendue toute entiere, elle croit vivre pour la seconde fois,

Ce réveil lui paroît délicieux, Elle porte les mains sur elle avec étonnement, elle les porte sur tout ce qui l'environne : charmée de se retrouver & de retrouver encore les objets, qui lui sont familiers ; sa curiosité & tous ses desirs renaissent avec plus de vivacité. Elle s'y livre tout entiere, se transporte de côté & d'autre, reconnoît ce qu'elle a déjà connu, & acquiert de nouvelles con-

noïssances. Elle se fatigue donc pour la seconde fois ; & cédant à la lassitude , elle s'abandonne encore au sommeil.

§. 4. En passant à plusieurs reprises par ces différens états , elle se fera une habitude de les prévoir ; & ils lui deviendront si naturels , qu'elle s'endormira & se réveillera sans être étonnée.

§. 5. C'est au souvenir d'avoir passé de l'un à l'autre , qu'elle les distingue. Elle a d'abord senti ses forces l'abandonner insensiblement : elle les a senties ensuite se renouveler tout à coup. Ce passage brusque d'une inaction totale

Elle prévoit qu'elle repassera par ces états.

A quoi elle les distingue.

à l'exercice de toutes ses facultés la frappe , la surprend , & par-là lui paroît une seconde vie. Il suffit donc de l'opposition qui est entre l'instant de foiblesse , qui a immédiatement précédé le sommeil , & l'instant de force où elle se réveille , pour qu'elle se sente , comme si elle avoit cessé d'être. Si elle avoit repris l'usage de ses facultés par des degrés insensibles , elle n'eût rien pû remarquer de semblable.

Elle ne se  
fait pas d'idée  
de l'état de  
sommeil.

§. 6. Cependant elle ne se représente pas ce que ce peut être que l'état d'où elle sort au réveil. Elle ne juge point quelle en a été la durée , elle ne

DÉS SENSATIONS. 319  
fait pas même s'il a duré. Car  
rien ne peut lui faire soupçon-  
ner qu'il y ait eu en elle ni au  
dehors quelque succession. El-  
le n'a donc aucune notion de  
l'état de sommeil, & elle n'en  
distingue l'état de veille, que  
par la secousse que lui donnent  
toutes ses facultés, au mo-  
ment que les forces lui sont  
rendues.



## CHAPITRE X.

*De la Mémoire , de l'Imagination & des Songes dans un homme borné au Sens du Toucher.*

Comment les idées se lient dans la mémoire de la Statue.

§. I. **L**ES Sensations qui viennent par le tact font de deux especes : les unes sont l'étendue , la figure , l'espace , la solidité , la fluidité , la dureté , la mollesse , le mouvement , le repos ; les autres sont la chaleur & le froid , & différentes especes de plaisirs & de douleurs. Les rapports de celles-ci sont naturellement indéterminés. Elles ne se con-



servent donc dans la mémoire, que parce que les organes les ont transmises à plusieurs reprises. Mais celles-là ont des rapports, qui se connoissent avec plus d'exacritude. Notre Statue mesure le volume des corps avec ses mains; elle mesure l'espace en se transportant d'un lieu dans un autre; elle détermine les figures, lorsqu'elle en compte les côtés, & qu'elle en suit le contour; elle juge à la résistance de la solidité ou de la fluidité, de la dureté ou de la mollesse; enfin elle saisit une différence sensible entre le mouvement & le repos, lorsqu'elle considère si un

corps change ou ne change pas de situation par rapport à d'autres. Voilà donc de toutes les idées , celles qui se lient le plus fortement , & le plus facilement dans la mémoire.

Elles se  
lient toutes à  
celle de l'é-  
tendue.

§. 2. D'un côté elle s'est fait une habitude de rapporter toutes ses Sensations à l'étendue ; puisqu'elle les regarde comme les qualités des objets, qu'elle touche. Toutes ses idées ne sont que de l'étendue chaude ou froide , solide ou fluide , &c. par-là celles dont les rapports sont le plus vagues, comme celles dont les rapports se déterminent le mieux, sont toutes liées à une même

DES SENSATIONS. 323

idée. En un mot, toutes les Sensations ne sont à son égard, que des modifications de l'étendue.

§. 3. D'un autre côté la Sensation de l'étendue est telle, Le souvenir en est plus fort & plus durable. que notre Statue ne la peut perdre que dans un sommeil profond. Lorsqu'elle est éveillée, elle sent toujours qu'elle est étendue; car elle sent toutes les parties de son corps, qui pesent sur le lieu où elles reposent, & qui le mesurent. Tant qu'elle est éveillée, elle ne peut donc pas avec le tact, comme avec les autres sens, être entièrement privée de toute espèce de Sensations.

Il lui en reste toujours une, à laquelle toutes les autres sont liées ; & que je regarde , par cette raison , comme la base de toutes les idées dont elle conserve le souvenir. Tout prouve donc que la mémoire des idées , qui viennent par le tact , doit être plus forte & durer beaucoup plus , que celle des idées qui viennent par les autres sens.

En quoi consiste l'imagination de la Statue.

§. 4. Les idées peuvent se retracer avec plus ou moins de vivacité. Lorsqu'elles se réveillent foiblement , la Statue se souvient seulement d'avoir touché tel ou tel objet ; mais lorsqu'elles se réveillent avec for-

ce , elle se souvient des objets , comme si elle les touchoit encore. Or j'ai appelé imagination cette mémoire vive , qui fait paroître présent ce qui est absent.

§. 5. Si nous joignons à cette faculté la réflexion , ou cette opération qui combine les idées ; nous verrons comment la Statue pourra se représenter dans un objet les qualités , qu'elle aura remarquées dans d'autres. Supposons qu'elle désire de jouir tout à la fois de plusieurs qualités , qu'elle n'a point encore rencontrées ensemble ; elle les imaginera réunies , & son imagination lui

La réflexion  
se joint à l'imagination.

procurera une jouissance, qu'elle ne pourroit pas obtenir par le tact.

Sens le plus étendu dans lequel on peut prendre le mot *imagination*.

§. 6. Voilà la signification la plus étendue qu'on donne au mot *imagination* : c'est de le considérer comme le nom d'une faculté, qui combine les qualités des objets, pour en faire des ensembles, dont la nature n'offre point de modèles. Par-là, elle procure des jouissances, qui à certains égards l'emportent sur la réalité même : car elle ne manque pas de supposer dans les objets dont elle fait jouir, toutes les qualités qu'on désire y trouver.

§. 7. Mais la jouissance par le toucher peut se réunir à celle qui se fait par l'imagination ; & ce fera alors pour la Statue les plus grands plaisirs, dont elle puisse avoir connoissance. Lorsqu'elle touche un objet, rien n'empêche que l'imagination ne le lui représente quelquefois avec des qualités agréables qu'il n'a pas, & ne fasse disparaître celles par où il pourroit lui déplaire. Il suffira pour cela d'un désir vif d'y rencontrer les unes, & de n'y pas trouver les autres.

Jouissance à laquelle le toucher & l'imagination concourent.

§. 8. L'imagination ne peut lui offrir tant d'attraits de la part des objets, qu'elle ne lui

Excès où l'imagination fait tomber la Statue.

faſſe ſouvent trouver du plaisir à ſe mouvoir , lors même que ſes membres fatigués commencent à ſe réfuſer à ſes deſirs. Elle lui retrace même quelquefois ce plaisir avec tant de vivacité , qu'elle la diſtraît de la laſſitude de ſes organes. Alors il n'y a qu'un excès de fatigue , qui puiſſe lui faire goûter le repos. Un état de peine & de douleur ſera le fruit d'un deſir , auquel elle ſ'eſt livrée avec trop peu de modération ; & lorsqu'elle en aura ſouvent fait l'épreuve , elle apprendra à ſe méfier des attraits du plaisir , & ſera plus attentive à conſulter ſes forces,



§. 9. Entre la veille & le <sup>Etat de som-</sup>  
 sommeil profond nous pou-  
 vons distinguer deux états mi-  
 toyens : l'un où la mémoire ne  
 rappelle les idées que d'une  
 manière fort légère ; l'autre où  
 l'imagination les rappelle avec  
 tant de vivacité & en fait des  
 combinaisons si sensibles, qu'on  
 croit toucher les objets qu'on  
 ne fait qu'imaginer.

Lorsque la Statue s'est en-  
 dormie dans un lieu , où elle  
 a appris à se conduire sans dan-  
 ger ; elle peut imaginer qu'il  
 est semé d'épines , de cailloux,  
 qu'elle marche , & qu'à chaque  
 pas elle se déchire , tombe , se  
 heurte , & ressent de la dou-

leur. Quoiqu'étonnée de ce changement , elle n'en peut douter ; & son état est le même pour elle , que si elle étoit éveillée , & que ce lieu fût en effet tel qu'il lui paroît.

*Cause des  
songes & du  
désordre dans  
lequel ils re-  
tracent les  
idées.*

§. 10. Pour découvrir la cause de ce songe , il suffit de considérer qu'avant le sommeil , elle avoit les idées d'un lieu où elle pouvoit se promener sans crainte ; celles d'épines , de cailloux , de déchiremens , de chute , de douleur ; enfin , celles d'un lieu , où elle avoit fait l'épreuve de toutes ces choses. Or qu'arrive-t-il dans le sommeil ? C'est que cette dernière idée ne se

réveille point du tout. Celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chute, de douleur, & du lieu où elle n'a rien connu de semblable, se retracent avec la même vivacité, que si les objets étoient présents; & se réunissant, il faut que la Statue croye que ce lieu est devenu tel, que son imagination le lui représente. Si elle se fût rappelé le lieu, où elle s'est déchirée, où elle a fait des chutes, elle ne fût pas tombée dans cette erreur. Il ne se fait donc dans les songes des associations si bizarres & si contraires à la vérité; que parce que les idées qui rétabli-

roient l'ordre, se trouvent interceptées.

Il n'est pas étonnant, qu'alors les idées se reproduisent dans un désordre, qui rapproche & réunit celles qui sont les plus étrangères. Ainsi que le sommeil est le repos du corps, il est celui de la mémoire, de l'imagination & de toutes les facultés de l'ame; & ce repos a différens degrés. Si ces facultés sont entièrement assoupies, le sommeil est profond. Si elles ne le sont que jusqu'à un certain point, la mémoire & l'imagination assez éveillées pour rappeler certaines idées, ne le sont pas assez pour en rap-

pellier d'autres : dès lors celles qui se présentent, forment les ensembles les plus extraordinaires.

§. 11. Je frappe la Statue au milieu de son rêve, & je l'arrache au sommeil. Son premier sentiment est la crainte; osant à peine se mouvoir, elle étend les bras avec méfiance; & toute étonnée de ne point retrouver les objets, dont elle a cru recevoir des blessures, elle se soulève & hasarde de marcher. Peu à peu elle se rassure; elle ne fait pas si elle se trompe actuellement, ou si elle s'est trompée le moment précédent. Sa confiance au

Sentiment  
de la Statue  
au réveil.

gmente, & elle oublie l'état ; où elle s'est trouvée en songe, pour jouir uniquement de celui où elle est au réveil.

Don embar-  
ras sur l'état  
de songe &  
sur celui de  
veille.

§. 12. Cependant le sommeil lui devient encore nécessaire. Elle s'y livre, elle a de nouveaux songes, & au réveil ils sont suivis du même étonnement.

En effet ces illusions doivent lui paroître bien étranges. Elle ne sauroit soupçonner qu'elles se sont offertes à elle dans le tems qu'elle dormoit, puisqu'elle n'a aucune idée de la durée de son sommeil. Au contraire elle ne doute pas qu'elle ne fut éveillée ;

car veiller pour elle, c'est toucher & réfléchir sur ce qu'elle touche. Ses songes ne lui paroissent donc pas des songes, & elle n'en doit avoir que plus d'inquiétude. Elle ne comprend pas pourquoi elle porte sur les mêmes objets des jugemens si différens ; elle ne fait où est l'erreur ; & elle passe tour à tour de la défiance que lui donnent ses songes, à la confiance que lui rend l'état de veille.

§. 13. Il n'est pas possible qu'elle se souvienne de toutes les idées, qu'elle a eues, étant éveillée ; il doit en être de même de celles qu'elle a eues dans le sommeil.

Pourquoi elle a des songes dont elle se souvient, & d'autres qu'elle a oubliés.

Quant à la cause qui lui rappelle quelques-uns de ses songes , voici mes conjectures.

Si l'impression en a été vive , & s'ils ont offert les idées dans un désordre , qui contredise d'une manière frappante les jugemens qui ont précédé le tems où elle s'est endormie , son étonnement en ce cas lie ces idées à la chaîne de ses connoissances. Au réveil le même étonnement qui subsiste encore , lui fait faire des efforts pour se les rappeler en détail , & elle se les rappelle. Elle n'en aura au contraire aucun souvenir , si l'intervalle du songe



songe au réveil a été assez long , & rempli par un sommeil assez profond , effacer toute l'impression de l'étonnement où elle a été. Enfin , s'il ne lui reste què peu de surprise , quelquefois elle ne se rappellera qu'une partie de son reve , d'autres fois elle se souviendra seulement d'avoir eu des idées fort extraordinaires.

Ses songes ne se gravent donc dans sa mémoire , que parce qu'ils se lient à des jugemens d'habitude qu'ils contredisent ; & c'est la surprise où elle est encore à son réveil , qui l'engage à se les rappeler.

---



---

## C H A P I T R E X I.

### *Du principal organe du Toucher.*

La mobili-  
 té & la flexi-  
 bilité des or-  
 ganes est né-  
 cessaire pour  
 acquérir des  
 idées par le  
 tact.
 

 §. I. **L** Es détails des Cha-  
 pitres précédens dé-  
 montrent assez que la main est  
 le principal organe du tact.  
 C'est en effet celui qui s'ac-  
 commode le mieux à toutes for-  
 tes de surfaces. La facilité d'é-  
 tendre, de racourcir, de plier,  
 de séparer, de joindre les doigts,  
 fait prendre à la main bien des  
 formes différentes. Si cet or-  
 gane n'étoit pas aussi mobile &  
 aussi flexible, il faudroit beau-

coup plus de tems à notre Statue pour acquérir les idées des figures: & combien ne feroit-elle pas bornée dans ses connoissances, si elle en étoit privée!

Si ses bras étoient, par exemple, terminés au poignet, elle pourroit découvrir qu'elle a un corps, & qu'il y en a d'autres hors d'elle: elle pourroit, en les embrassant, se faire quelque idée de leur grandeur & de leur forme; mais elle ne jugeroit qu'imparfaitement de la régularité ou de l'irrégularité de leurs figures.

Elle sera encore plus bornée, si nous ne laissons aucune articulation dans ses membres. Ré-

duite au sentiment fondamental, elle se sentira comme dans un point, s'il est uniforme; & s'il est varié, elle se sentira seulement de plusieurs manières à la fois.

Mais plus de mobilité & de flexibilité que nous n'en avons, y seroit inutile, ou même contraire.

§. 2. Les organes du toucher étant moins parfaits, moins propres à transmettre des idées, à proportion qu'ils sont moins mobiles & moins flexibles, n'en pourroit-on pas conclure que la main seroit d'un plus grand secours, si elle étoit composée de vingt doigts, qui eussent chacun un grand nombre d'articulations? Et si elle étoit divisée en une infinité de parties toutes également mobiles

& flexibles, un pareil organe ne seroit-il pas une espece de Géométrie universelle ? (a)

Ce n'est pas assez que les par-

» (a) Si la main, dit M. de Buffon, avoit  
 » un plus grand nombre de parties, qu'elle  
 » fût, par exemple, divisée en vingt doigts,  
 » que ces doigts eussent un plus grand nom-  
 » bre d'articulations & de mouvemens, il  
 » n'est pas douteux que le sentiment du tou-  
 » cher ne fût infiniment plus parfait dans  
 » cette conformation qu'il ne l'est ; parce  
 » que cette main pourroit alors s'appliquer  
 » beaucoup plus immédiatement & plus pré-  
 » cisément sur les différentes surfaces des  
 » corps ; & si nous supposons qu'elle fût di-  
 » visée en une infinité de parties toutes mo-  
 » biles & flexibles, & qui pussent toutes s'ap-  
 » pliquer en même tems sur tous les points  
 » de la surface des corps, un pareil organe  
 » seroit une espece de Géométrie univer-  
 » selle, (si je puis m'exprimer ainsi,) par  
 » laquelle nous aurions dans le moment mê-  
 » me de l'attouchement, des idées exactes  
 » & précises de la figure de tous ces corps,  
 » & de la différence même infiniment petite  
 » de ces figures. « *Histoire naturelle & géné-  
 rale. Tome III. pag. 359.*

ries de la main soient flexibles & mobiles, il faut encore que la Statue puisse les remarquer les unes après les autres, & s'en faire des idées exactes. Quelle connoissance auroit-elle des corps par le tact, si elle ne pouvoit connoître qu'imparfaitement l'organe avec lequel elle les touche? Et quelle idée se formeroit-elle de cet organe, si le nombre des parties en étoit infini? Elle appliqueroit la main sur une infinité de petites surfaces. Mais qu'en résulteroit-il? Une Sensation si composée, qu'elle n'y pourroit rien démêler. L'étude de ses mains seroit trop étendue pour elle; elle s'en

serviroit, sans pouvoir jamais bien les connoître; & elle n'acqueroit que des notions confuses.

Je dis plus: vingt doigts ne lui seroient peut-être pas si commodes que cinq. Il falloit que l'organe, qui devoit lui donner la connoissance des figures les plus composées, fût peu composé lui-même; sans quoi, il lui eût été difficile de s'en former une notion distincte; & par conséquent ç'eût été un obstacle aux progrès de ses connoissances: en pareil cas elle auroit eû besoin d'un organe plus simple, qui étant connu plus facilement, l'eût mis en état de

se faire une idée du plus composé.

Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard.

§. 3. Je crois donc qu'elle n'a rien à désirer à cet égard. En effet, que manque-t-il à ses mains? S'il y a des idées qu'elles ne lui donnent pas immédiatement, elles la mettent sur la voie pour les acquérir. Quand on supposeroit, ce qui n'est pas possible, qu'ayant un grand nombre de doigts très-fins & très-déliés, elle démêleroit toutes les impressions qu'ils lui transmettroient à la fois, elle n'en connoîtroit pas mieux les grandeurs, qui sont l'objet des Mathématiques. Elle remarquerait seulement sur la surface



DES SENSATIONS. 345  
des corps des inégalités , qui lui  
échapent aujourd'hui ; mais qui  
ne lui échaperont plus , lors-  
qu'elle jouira du sens de la  
vue.

*Fin de la seconde Partie & du  
premier Volume.*

Le Tour du Monde

18, 6, 1985

[ZAH.]

844757

C.

---

B.

---

3"





